

L'Oriental Marocain,
des centaines
de milliers d'années
d'humanité

Visite guidée et commentée
de l'habitat paléolithique

par
Abdeljalil Bouzouggar, Philippe Michel, El Hassan Talbi

Droits réservés
Achévé d'imprimer à Casablanca en décembre 2016



« La qualité qui nous engage, c'est aussi, et comme Nous l'avons déjà souligné, un tourisme authentique et responsable. Que ce soit dans sa dimension naturelle, humaine ou culturelle, le développement d'un tourisme responsable est le gage de la pérennité du secteur. Il est de notre devoir de contribuer à préserver l'environnement dans tous les domaines et d'inscrire nos projets dans une approche qui concilie développement touristique et protection de l'environnement et des ressources naturelles ».

Extrait du Message de Sa Majesté le Roi Mohammed VI
aux participants des huitièmes Assises du Tourisme,
Tétouan, le 14 juin 2008

SOMMAIRE

Préface	6-7
Des millions d'années pour préparer l'habitat des premiers Hommes !	8-11
Paléolithique dans l'Oriental Marocain : au moins un million d'années d'humanité	12-18
Le Massif des Beni Snassen	19
Grotte des Pigeons	21-30
Grotte du Chameau	31-38
Abri de Aïn Aghbal près de Ahfir	39-44
Grotte d'eau de Aïn Sfa	45-46
Site de Tiffert	47-50
Le Rif Oriental	51
Grotte de Ifri n'Ammar	53-57
Site de Oued Kert	58-60
Sites de Jbel Gourougou	61-64
Grotte de Ifri El Baroud	65-71
Grotte de Zaïo	72-74
Oulad Mansour et Aïn Mellah	75-79
Sites de Hassi Ouenzga	80-82
Bassin de Ksabi	83-86
Les Monts d'Oujda	87
Grotte de Rhafas	89-93
Site et abri de Rhirane	94-95
Jbel Mahsseur	96-98
Grotte de Guenfouda	99-100
Les Hauts Plateaux et le Sud	101
Sites de Marja et de Aïn-Bni-Mathar	103-106
Station Météo de Aïn-Bni-Mathar.....	107-108
Abri de Kheneg Kenadsa	109-112
Aïn Fritissa	113-117
Pour en savoir plus : petite bibliographie dédiée	118
Petite histoire de grandes découvertes	120

PRÉFACE

Ce guide est une incitation à la connaissance et la découverte d'une part importante du patrimoine de la Région de l'Oriental. Il s'inscrit dans une collection d'ouvrages qui comporte déjà deux parutions :

- «Randonner dans l'Oriental Marocain», guide dédié aux amateurs de marche, mais surtout à ceux qui entendent venir à la rencontre des habitants, de leur mode de vie, de leurs savoir-faire, le tout au rythme agréable de la randonnée pédestre ;
- «Routes & Saveurs de l'Oriental Marocain», qui propose de découvrir l'Oriental par les produits de ses terroirs, ses ressources alimentaires, les recettes et les plats régionaux... bref, sa gastronomie.

D'autres guides sont en préparation, chacun destiné à valoriser l'un des multiples aspects de la richesse patrimoniale régionale.

Comprendre, parler et écrire sur ces sujets, les mettre à la disposition de l'amateur éclairé, nécessitent, pour être crédible, un niveau de compétence internationalement reconnu. Il est assuré ici, grâce aux ressources de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, ses unités de recherche, ses partenariats avec les meilleures institutions scientifiques nationales et étrangères, à l'origine d'un véritable savoir archéologique régional, d'élaboration internationale.

Par sa diffusion, l'Agence de l'Oriental travaille à construire l'image de la Région et la notoriété de ses patrimoines. Il s'agit clairement de stimuler un tourisme de culture et de découverte, dont l'hinterland régional en particulier soit bénéficiaire. Notre action prend la forme d'une invite à parcourir la Région et à découvrir, sans emphase, les cultures qui fondent son identité multiple.

Après les conclusions de la COP 22 et à l'heure où l'Assemblée Générale des Nations Unies, dans sa soixante-dixième session, a décrété 2017 comme l'année internationale du tourisme durable, notre Région propose ainsi des tourisms ciblés, respectueux des environnements aussi bien humains, culturels que naturels... une volonté d'affirmer dans l'action les hautes orientations royales vers un tourisme durable et responsable rappelées en ouverture de cet ouvrage.

Dans l'Oriental, on y verra précisément le complément naturel à l'offre de nos deux grandes stations balnéaires, Saïdia et Marchica, proposant à qui s'y intéresse un délicieux plaisir en forme de périple enrichissant et ludique, dérivatif instructif au farniente de nos belles plages et aux loisirs de nos stations.

D'autres, scientifiques ou amateurs d'archéologie, ne viendront sans doute que pour cela. Tous seront bienvenus. Le présent guide propose une lecture précise et à jour de nos découvertes et de nos recherches et donne l'intense envie de venir découvrir dans notre Région cette présence humaine qui, du fond des âges, s'est toujours appuyée sur ses étonnantes ressources.

A la charnière entre deux continents, alors que les migrations humaines qui aboutirent à l'occupation de l'Afrique du Nord et de l'Europe par l'«Homme moderne», *Homo Sapiens*, sont encore objet de débats et d'incertitudes, notre Région apporte des éléments de réponse. C'est sans doute pourquoi de nombreux scientifiques de par le monde suivent de très près les publications de leurs pairs au Maroc, cherchant ainsi à reconstituer ce que fut le peuplement de ce vaste ensemble géographique.

La Région est fière de sa profondeur temporelle et de son rôle à l'échelle de l'humanité naissante. L'Agence de l'Oriental s'honore de les promouvoir et d'en faire un vecteur de développement économique et social, suivant ainsi et traduisant une nouvelle fois dans l'action, les prescriptions de l'Initiative Royale pour le Développement de l'Oriental, le texte fondateur qui oriente le progrès continu de la Région.

Le présent Guide valorise une vingtaine de sites sur lesquels des connaissances sont constituées, souvent grâce aux fouilles effectuées. Encore n'est-il traité ici qu'une toute petite part des sites à valeur archéologique de l'Oriental Marocain. Oui, l'archéologie a déjà ici une longue histoire, mais semble pourtant n'en être qu'à ses débuts.

Puisse cet ouvrage, pratique et riche d'enseignements, contribuer à valoriser cet étonnant chapitre de notre histoire et de notre patrimoine.

Mohamed MBARKI
Directeur Général de l'Agence de l'Oriental

DES MILLIONS D'ANNEES POUR PREPARER L'HABITAT DES PREMIERS HOMMES !

Un très long processus a créé les conditions de la vie des Hommes préhistoriques, dans l'Oriental Marocain notamment. La science l'explique aujourd'hui et nous donne ainsi les clés pour comprendre les paysages que nous voyons encore aujourd'hui.

Sans une telle succession de phénomènes...

Réjouissons-nous que la nature généreuse de l'Oriental Marocain ait pu offrir, au moment voulu, toutes les ressources utiles aux premiers Hommes qui foulèrent son sol, y compris les fameuses grottes.

Paysages karstiques : aux origines des grottes

Les paysages karstiques sont façonnés à partir des formations carbonatées (calcaires et dolomies) qui sont attaquées par l'eau de pluie devenue légèrement acide en se chargeant de gaz carbonique (CO₂) et de matière organique décomposée. Cette eau s'infiltre à travers ces roches et les altère chimiquement.

La circulation de l'eau est souvent facilitée par l'action de la tectonique qui déforme les roches et les casse, produisant fissures, failles et autres structures tectoniques. Lorsque l'eau, qui pénètre à travers les calcaires en profondeur,

est arrêtée par des formations géologiques étanches (couches de marnes ou d'argiles, par exemple), elle attaque les roches calcaires horizontalement jusqu'à trouver une sortie ; elle peut ainsi déboucher sous forme de source(s). L'action hydro-chimique, qui se poursuit au sein des carbonates sur de très longues périodes, aboutit notamment à la formation de cavités de dimensions et de formes variées.

Les formations calcaires attaquées chimiquement en profondeur renferment donc des cavités souterraines, parfois très grandes, qui peuvent s'effondrer (ouvrant ainsi des «fosses karstiques»), ou



Face à la Grotte des Pigeons (près de Tafoughalt), des grottes et falaises, ainsi qu'une très belle stratigraphie, sont nées du travail de l'eau et de la tectonique des roches - Photo : Y. Fizazi

bien encore se vider de leur eau pour se transformer en grottes, les premiers habitats des Hommes préhistoriques.

Dissoudre les roches calcaires pour former tufs et travertins

Quant à l'eau infiltrée, elle se charge de calcaire dissout qui

peut se précipiter en d'autres endroits, sous forme de stalactites, stalagmites, et divers autres dépôts calcaires prenant des formes spectaculaires.

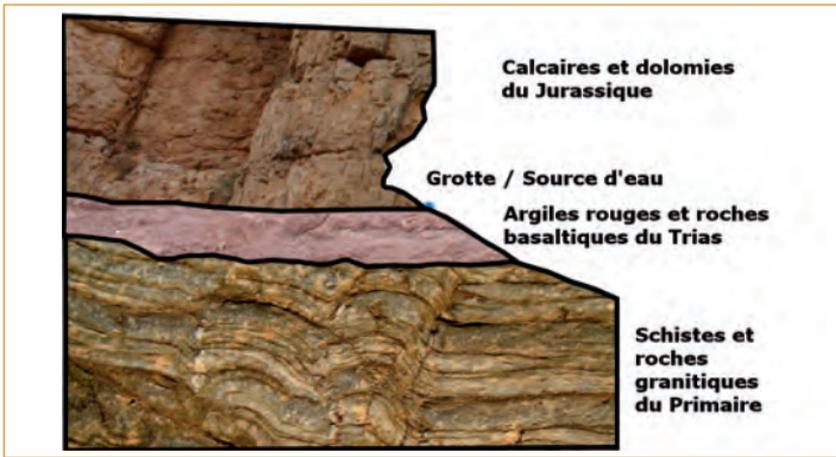
Lorsque l'eau, qui s'est enrichie en carbonate de chaux durant son voyage à travers les carbonates, débouche à l'extérieur, elle permet la formation de concrétions sous forme de travertins ou tufs calcaires.



Travertins avec des restes de végétaux à Ain-Bni-Mathar - Photo : E. Talbi



L'eau stockée par les calcaires du Jurassique (falaise) est restituée sous forme de source à la limite entre ces calcaires et les argiles rouges imperméables du Trias - Photo : E. Talbi



Coupe schématique : disposition des formations géologiques ayant favorisé la formation des grottes et la disponibilité des sources et des matériaux (silex), conditions favorables à l'installation des Hommes préhistoriques

Le milieu de formation de ces tufs est généralement caractérisé par une végétation assez luxuriante, grâce justement à l'abondance de l'eau. De ce fait, les concrétions qui se sont ainsi formées ont souvent piégé des végétaux, lesquels restent fossilisés dans les tufs, comme on peut le voir sur l'illustration photographique au bas de la page précédente.

Des millions d'années d'histoire géologique à partir de conditions idéales

Le travail de la nature pour aboutir à un environnement favorable à l'installation de l'Homme préhistorique (avec la création de grottes, l'eau douce, le gibier, etc.) a com-

mencé depuis plusieurs millions d'années. En effet, le paysage géologique dans l'Oriental est caractérisé par une disposition stratigraphique idéale, qui a permis la profusion des grottes, l'abondance des sources d'eau douce et de verdoyants paysages où le gibier abonde.

Plusieurs conditions simultanément réunies étaient indispensables pour aboutir à cette disposition :

- des plateaux de calcaire qui laissent pénétrer l'eau de pluie comme une éponge ;
- un niveau étanche à la base de ces calcaires pour arrêter l'eau qui s'infiltre en profondeur ;
- un climat humide favorisant des pluies abondantes ;
- la disponibilité du matériel géologique adapté pour l'industrie lithique.

Si toutes ces conditions ont été réunies dans l'Oriental Marocain, ce n'est pas par hasard : c'est juste le fruit d'une longue histoire géologique.

Une longue histoire extraordinaire pour préparer l'accueil des premiers Hommes

A la fin de l'ère Primaire (il y a 250 millions d'années), le paysage géologique de l'Oriental Marocain était dominé par des formations cristallines métamorphiques et magmatiques riches en roches siliceuses dures.

Au Trias (entre 250 et 200 millions d'années), ces terrains paléo-

zoïques ont été envahis par la mer : cela correspond au phénomène de la grande transgression marine, qui coïncide avec la séparation entre les continents africain et américain par l'ouverture de l'Océan Atlantique.

Dans la mer plus ou moins profonde qui s'est alors installée se sont déposés des sédiments très fins : les argiles rouges (avec souvent des intercalations de roches basaltiques).

Des conditions de mer moins profonde au Jurassique (entre 200 et 150 millions d'années) ont favorisé la formation des roches carbonatées (calcaires et dolomies) au dessus des argiles imperméables. A partir du Crétacé et jusqu'au début du Quaternaire, les conditions ont permis le dépôt de roches variées, à dominante détritique, dont le matériel provient justement de l'érosion des terrains antérieurs.

Enfin, le Quaternaire prêt à l'accueil du genre Homo

Tous ces événements ont conduit à la disposition paléogéographique du Quaternaire - période qui débute il y a 2,6 millions d'années, marquée par l'apparition du genre Homo - où le paysage est caractérisé par des terrains carbonatés karstiques en relief, offrant :

- des grottes et des stocks d'eau ;
- des vallées à sol fertile qui ont permis le développement d'une végétation luxuriante ;
- des sources d'eau douce à la base des carbonates, même en altitude.

PALÉOLITHIQUE DANS L'ORIENTAL MAROCAIN : AU MOINS UN MILLION D'ANNÉES D'HUMANITÉ

L'histoire racontée par les sites archéologiques fouillés dans l'Oriental Marocain esquisse une présence humaine de l'ordre du million d'années dans la région. Encore ne s'agit-il que des découvertes faites et de fouilles souvent toujours en cours. Beaucoup - l'essentiel peut-être - reste donc à apprendre ; sans oublier les sites répertoriés dont les fouilles ne sont même pas encore entreprises. Mais la continuité de la présence humaine et la formidable dynamique de peuplement, en total symbiose avec les évolutions de l'environnement, paraissent bien avérées.

Basse Moulouya et Hauts Plateaux : espace de transhumance des premiers arrivants

Grâce aux découvertes archéologiques réalisées depuis le début du XX^e siècle, l'Oriental Marocain est reconnu comme l'un des berceaux des premières activités humaines au Maroc. Les recherches récentes dans les localités d'Ammorene (Rif oriental), Oulad Mansour, Aïn Mellah (basse vallée de la Moulouya) et dans la zone de Aïn-Bni-Mathar / Gafaït apportent des preuves de plus en plus solides que la présence humaine sur le sol de l'Oriental pourrait ample-

ment dater de plus d'un million d'années.

S'il est vrai que la région n'a pas encore livré de fossiles humains aussi anciens, les outils fabriqués par les premiers arrivants dans l'Oriental ont été bien identifiés et ressemblent beaucoup à ce qui a été trouvé ailleurs, en Afrique de l'Est et du Sud.

Ainsi, il y a un peu plus d'un million d'années, *Homo Erectus*, l'Homme droit, a peuplé les plaines et les hauts plateaux de l'Oriental, paysages riches en ressources en eau, en gibier, et surtout en certaines matières premières essentielles sous forme de galets de silex ou de quartzite. Ceux-ci ont servi à la fabrication des outils.

Hommes et temps de la préhistoire

Homo sapiens
archaïque

Homo sapiens
-300 000 ans à nos jours

Homo erectus
-1,5 million à -300 000 ans

Homme de Denisova
-1 million à -40 000 ans

Homme de Néandertal
-350 000 à -28 000 ans

Homme d'Heidelberg
-800 000 à -300 000 ans

Homo ergaster

Homo
habilis

-500 000 ans

-1 million

-2 millions

-100 000 ans

Aujourd'hui

Echelle de progression géométrique

Ces outils de pierre - pour l'essentiel des bifaces trouvés en abondance à Aïn Mellah, Oulad Mansour et Ammorene - ont été vraisemblablement utilisés pour décharner les carcasses des animaux et pour fracasser leurs os afin d'en extraire la moelle.

***Homo Erectus* à la conquête de l'Oriental**

Une fois sur le sol de l'Oriental, *Homo Erectus* a su rapidement s'adapter à son nouvel environnement, similaire en différents aspects à celui de l'Afrique orientale d'il y a environ 2 millions d'années. Ainsi, il a peu peuplé les grottes et s'est beaucoup installé sur les bords des rivières et dans les lieux peu escarpés, pour traquer le gibier et se mettre à l'abri de ses différents prédateurs.

Ces derniers étaient plus forts : *Homo Erectus* atteignait à peine la taille de 1,60 mètre pour un poids d'environ 50 kilos et vivait en petits groupes. La découverte de l'habitat de ces premiers arrivants est peut-être aujourd'hui juste une question de temps ; il s'agissait probablement de huttes ou de cabanes, maintenues par des poteaux qui peuvent laisser des traces au sol, même après des milliers d'années, comme cela a été attesté ailleurs en Afrique et en Europe.

Les sites proches de l'Oued Kert ont permis de démontrer que, il y a environ 500 000 ans, l'outillage de *Homo Erectus* était devenu moins épais et les pointes des bifaces

mieux soignées. Ceci révèle que leur fonction avait changé : sont-ils passés de la fracture des ossements à des activités de chasse ?

***Homo Sapiens* régnait de Touissit à Al Aroui depuis plus de 150 000 ans !**

Si l'on en croit les données anatomiques, *Homo Erectus* annonçait déjà son successeur, *Homo Sapiens*, ou l'Homme moderne. Ceci plaide en faveur de la continuité du peuplement humain au Maroc en général et dans l'Oriental en particulier, depuis plus d'un million d'années.

Il y a 100 000 ans, le paysage de l'Homme moderne était caractérisé par des forêts sur les monts et des steppes sur les Hauts Plateaux de l'Oriental, sous un climat humide et chaud. Les groupes humains parcouraient alors des forêts d'oliviers sauvages et de caroubiers, remplacés il y a environ 90 000 ans par le thuya, qui annonçait un climat plus aride et plus froid. Ces différentes essences ont été utilisées pour allumer les feux, «technologie» bien maîtrisée par l'Homme moderne.

Les découvertes réalisées dans la Grotte du Rhafas (territoire d'Angad, Touissit) ont démontré que les groupes humains de cette période ont parfois chassé du «gros» gibier, comme le rhinocéros, mais ils se sont également attaqués à d'autres herbivores comme l'élan, l'oryx, le gnou, la gazelle, l'autruche, le bubale, le phacochère et le cheval.

Une fois bien implanté dans l'Oriental, où ses plus anciennes traces ont été identifiées à Ifri n'Ammar, Tafoughalt et Rhafas, l'Homme moderne, représentant de la culture atérienne, a peuplé de vastes espaces géographiques, de la région de Tebessa en Algérie au Golf de Gabès en Tunisie, en passant par le Jebel Gharbi et le Sahara libyen, sans oublier l'Égypte à l'Est et le Niger au Sud.

Premières armes pour combattre à distance

C'est dans l'Oriental Marocain - plus précisément à Ifri n'Ammar - où ont été enregistrées les traces des premières pièces pédonculées, armatures en pointes de flèche, fixées sur des supports de types javalots ou flèches, pour atteindre leurs cibles à distance.



Pièce pédonculée atérienne du site de Tiffert, près de Berkane, datée au moins de 100 000 ans
Photo : Y. Fizazi

Cette invention a bouleversé l'histoire de l'Humanité car, pour la première fois, l'Homme a pu avoir

le dessus sur le grand gibier sans aucun contact direct ou proche susceptible de causer sa perte ! Ces nouveaux outils se sont rapidement répandus sur le territoire de l'Oriental, comme à Tiffert, Tendirara, Aïn-Bni-Mathar, dans les Monts d'Oujda et aux environs de Al Aaroui et Bou Tawid. Ils ont aussi atteint l'Égypte et le Sahel.

La sophistication des armes de chasse eut sans doute pour effet de diversifier le gibier. Le mouflon à manchettes a parcouru les zones escarpées de Ras Asfour, des Beni Snassen et des Monts d'Oujda : il était donc très abondant dans l'Oriental Marocain. Mais les groupes humains atériens avaient une préférence particulière pour les gazelles adultes de petite et moyenne tailles, une sorte de spécialisation dans leurs activités de chasse et aussi une certaine manière de préserver le cheptel. Leur tableau de chasse comportait également le bœuf primitif, le buffle, le cheval, le sanglier, le phacochère, le bubale, l'hippotrague, l'oryx et l'autruche.

Oriental Marocain : site mondial du «symbolisme»

Il y a environ 100 000 ans, l'Homme moderne de l'Oriental marocain, plus précisément dans les Beni Snassen, a inventé les objets de parure en perforant des coquilles marines, généralement de type *Nassarius gibbosulus*, tout en les couvrant d'ocre rouge et parfois en les exposant au feu pour leur

donner une couleur noire luisante, obtenant ainsi des objets de parure associant plusieurs coloris !



Galet (diamètre d'environ 8 cm) ayant servi à broyer l'ocre rouge



Fragment d'os utilisé pour préparer l'ocre rouge

Loin de leur seul intérêt esthétique, les objets de parure - particulièrement de ce type marin - ont été recherchés, perforés, portés et probablement échangés, sur de longues distances !

Ainsi, si les plus anciens exemples ont été trouvés dans la Grotte des Pigeons près de Tafoughalt, la même famille de ces mollusques

a été utilisée en Afrique du Sud et au Proche Orient, parfois quelques milliers d'années plus tard, ce qui suggère une diffusion à partir d'un centre... peut-être situé quelque part à l'Oriental !

La circulation de tels objets sur d'immenses espaces signifie le partage d'un héritage, d'une identité et de valeurs en commun. A la différence des outils, qui peuvent être reproduits à l'identique par imitation, la parure, avec sa charge symbolique et « esthétique », nécessite la mise en œuvre d'un langage articulé, de paroles pour expliquer la valeur des choses et permettre leur transmission aux générations successives, jusqu'à nos jours.

Les bijoux portés dans l'Oriental Marocain, comme « Zerrouf » ou encore « Krafache », ne trouveraient-ils pas leurs origines dans les parures paléolithiques d'il y a 100 000 ans ?

De l'Oriental à l'Europe : des échanges trans-méditerranéens il y a 25 000 ans !

Il y a 25 000 ans, une grave crise climatique - une forte aridité - a frappé toute l'Afrique du Nord et l'Oriental Marocain n'a pas fait exception, même si les effets y ont été moindres.

Le débit des grands cours d'eau, comme la Moulouya, l'Oued Za, l'Oued El Hay ou encore l'Oued Isly, a considérablement diminué. Les forêts ont significativement

rétréci (certaines ont disparu) laissant place à des paysages très découverts ressemblant à ceux où l'on trouve la plante appelée localement «tawssaya», ou encore «halfa» dans différentes localités de l'Oriental. Le gibier était devenu rare et le littoral entre Saïdia et El Hoceïma ne pouvait offrir que des coquillages marins, source alimentaire insuffisante pour subvenir aux besoins des groupes humains dont le nombre n'avait cessé d'augmenter.

Il devint alors nécessaire de migrer vers d'autres espaces offrant des conditions de vie plus favorables, opération qui s'est soldée par une présence humaine sur le continent européen, venant d'Afrique via

le Déroit de Gibraltar et donnant naissance à un brassage culturel et «technologique» ! En effet, les pointes à cran du Solutréen (culture paléolithique d'Europe très présente au Sud de l'Espagne et au Sud de la France) rappellent étrangement celles de l'Atérien plus ancien.

De Tafoughalt à Ifri n'Ammar : naissance de la «cohésion sociale» il y a 22 000 ans !

Il y a 22 000 ans, l'Oriental (comme le reste du Maroc) a connu une poussée démographique avec le début du retour de conditions



Vue du massif des Beni Snassen : un paysage à la végétation méditerranéenne, peu dense, caractéristique d'un climat devenu semi-aride

climatiques plus favorables ; les forêts de chênes se sont développées, indice d'un climat redevenu humide. Puis, peu à peu, d'autres essences, comme le pin, ont colonisé les hauteurs de l'Oriental, associées à des légumineuses sauvages et au genévrier venu avec le climat semi-aride. Ceci a aussi favorisé le développement d'une faune particulière (gerbilles et mériones, actuellement fréquents dans les zones steppiques et les déserts). Entre 10 000 et 8 500 ans, la végétation naturelle actuelle se serait mise en place.

Depuis Ahfir jusqu'à Ras Asfour, la faune recherchée par les chasseurs du Paléolithique supérieur - appelés aussi Ibéromaurusiens - comportait en général le chacal doré, l'ours brun, la gazelle, le lièvre du Cap, le hérisson, l'autruche, le cheval, et surtout le mouflon à manchettes, très présent dans l'alimentation des Ibéromaurusiens et souvent placé en offrande dans leurs sépultures !

La croissance démographique des groupes ibéromaurusiens s'est aussi manifestée par la présence des grands espaces funéraires, comme la nécropole de la Grotte

des Pigeons à Tafoughalt. L'étude des sépultures a clairement démontré la présence d'une hiérarchie sociale, car certains enterrements ont été mieux soignés que d'autres, dénotant ainsi que, de leur vivant, les individus n'avaient pas eu le même rang social.

En revanche, d'autres fossiles humains montrent des traces de pathologies handicapantes, que seule une aide apportée par le groupe a pu permettre de surmonter. Les malades étaient pris en charge par des personnes qui avaient certainement de bonnes connaissances, en particulier du crâne humain puisque certains portaient des traces de trépanation, dont l'une considérée comme la plus ancienne au monde !

Vers 7 000 ans, une forte transformation socio-économique s'est instaurée , car les derniers groupes paléolithiques ont progressivement délaissé les activités de prédation et de collecte pour adopter l'agriculture et la domestication des animaux : ce fut le Néolithique ou l'âge de la « pierre nouvelle » ! Une période riche en inventions et interactions entre l'Homme et son environnement.



Vue de Jbel Tamjout à partir de Zegzel - Photo : Y. Fizazi

LE MASSIF DES BENI SNASSEN



Vue du col d'Almou sur Waklane, la plaine des Triffa et la Méditerranée à l'horizon - Photo : Y. Fizazi

Le Massif des Beni Snassen est une place forte : un jaillissement au droit du bloc rifain auquel tout le relie. Mais la perception visuelle est autre : les hauteurs, pourtant moyennes, dégagent une impression de forteresse, d'ailleurs entourée d'eau (la Méditerranée au Nord, les Oueds Isly et Kiss, la Moulouya). Les schistes et granites ne laissent souvent apparaître que l'épais manteau sédimentaire ; calcaires et dolomies animent l'horizon.

Ce plissement, orienté Est-Ouest, ne dépasse pas 100 km dans sa plus grande dimension et le massif abrite un Site d'Intérêt Biologique et Écologique de plus de 7 000 hectares. Pourtant, la variété des plantes aux effets bénéfiques pour l'Homme y est exceptionnelle : plus d'une cinquantaine d'espèces endémiques y sont répertoriées. Encore est-il permis de penser, au vu de plusieurs indices, que cette diversité fut encore bien plus grande dans les temps reculés du Paléolithique. *Homo Sapiens* pouvait donc trouver, en sus d'un gibier abondant et varié, de quoi satisfaire des attentes gustatives multiples et les ressources d'une pharmacopée diversifiée.

Aujourd'hui encore, les terrasses, la moindre des parcelles un tant soit peu plate, et même les terres plus ingrates, sont cultivées avec soin, donnant au paysage son aspect verdoyant auquel l'abondance des sources, alliées des humains depuis la préhistoire, n'est évidemment pas étrangère.

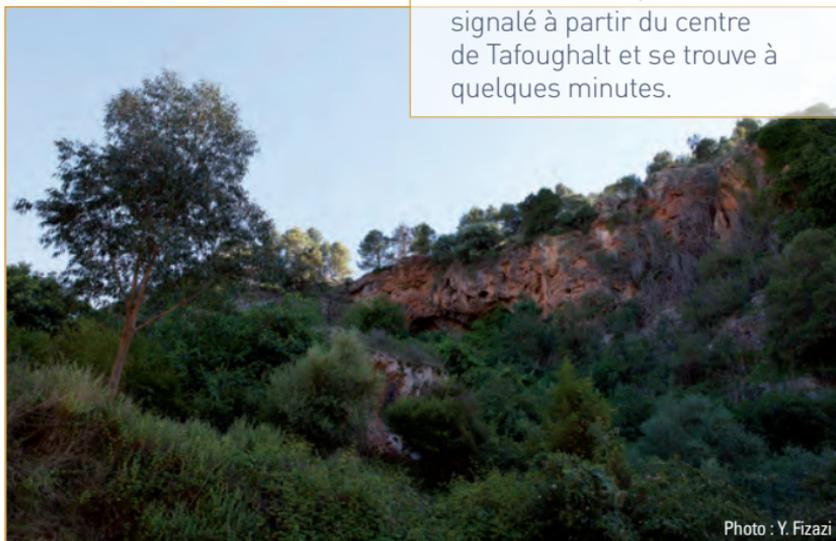
LA GROTTTE DES PIGEONS

UNE MÉMOIRE POUR L'HUMANITÉ

De réputation planétaire dans le monde de l'archéologie, la Grotte collectionne les «premières mondiales» : plus ancienne trépanation connue, plus ancienne carie dentaire identifiée, plus ancienne parure... sans compter la richesse des enseignements sur les rites funéraires, les pratiques alimentaires, voire certains aspects de la sociologie des groupes humains Sapiens.

Fouillé depuis 1939, le site est sans doute loin d'avoir révélé tous ses secrets et les générations de chercheurs se succèdent...

L'approche du site
de la Grotte des Pigeons en
confirme l'implantation stratégique



ACCÈS

- > Suivre la direction Tafoughalt depuis Berkane, ou bien Sidi-Bouhria puis Tafoughalt depuis Oujda (à 55 km par la route de Taza). Le site est signalé à partir du centre de Tafoughalt et se trouve à quelques minutes.



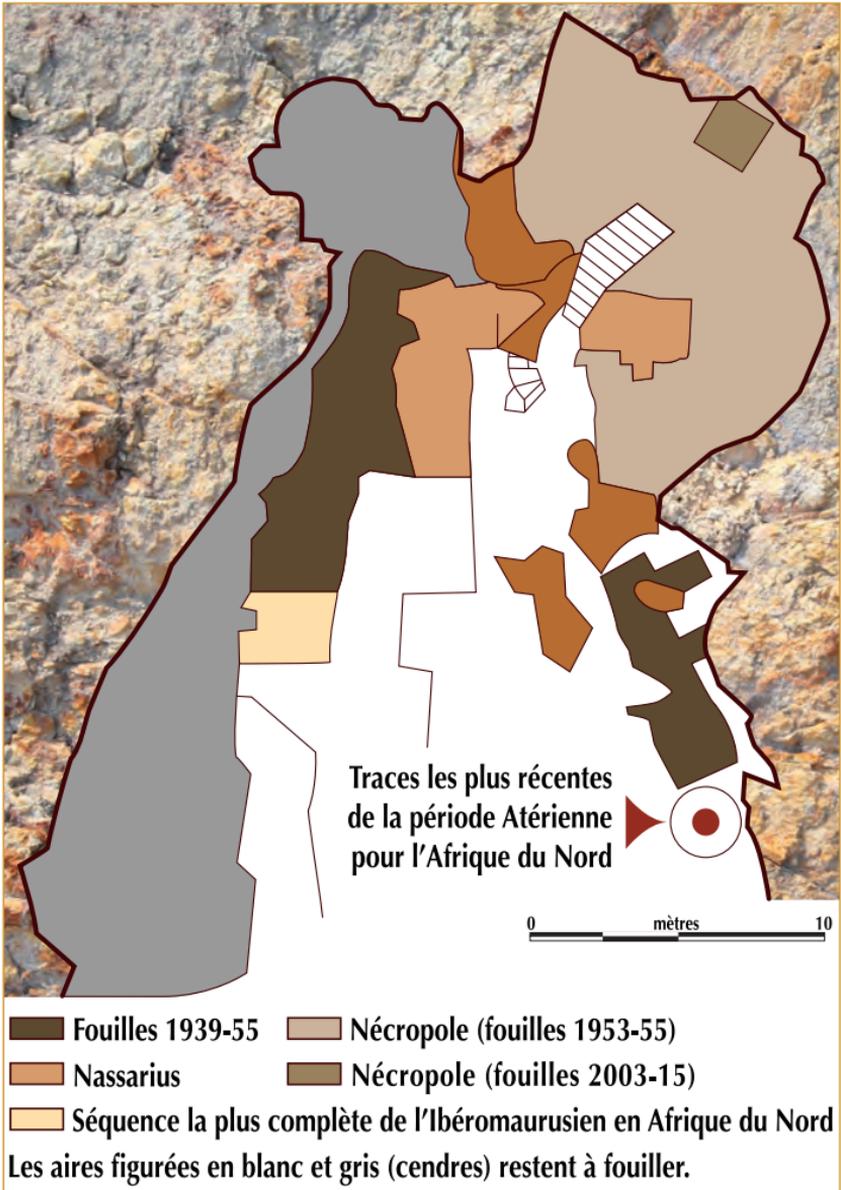
Bref résumé d'une longue histoire

La Grotte des Pigeons est signalée dans la littérature pour la première fois en 1908. Mais il faudra attendre plusieurs décennies pour que des fouilles significatives soient entreprises, en particulier par l'abbé Jean Roche à partir de 1951, au titre notamment des «antiquités préhistoriques» de l'époque. Il mettra à jour une nécropole (près de 200 corps) et consignera une bonne partie de ses travaux dans sa thèse universitaire : «L'Épipaléolithique Marocain».

A partir de 2003, des travaux systématiques de fouille sont menés sous l'égide de l'INSAP (voir adendum). Les analyses s'appuient désormais sur plusieurs approches scientifiques faisant appel aux savoirs et aux technologies les plus modernes, qui convergent, en l'état des fouilles, pour dater les prélèvements les plus anciens du Paléolithique Atérien, soit plus

de 100 000 ans d'aujourd'hui. La Grotte des Pigeons est désormais mondialement connue et les scientifiques de la «planète archéologique» sont en haleine ; ils suivent de près les communications des chercheurs marocains et l'on attend de ce haut lieu de l'histoire de l'humanité encore bien des réponses sur la vie des Sapiens des premiers âges, en Afrique du Nord en particulier.





Un site exceptionnel

L'endroit est stratégique, presque au sens militaire du terme puisqu'on y bénéficie d'une vue large, dominante sur un vaste espace environnant, et l'on peut sans difficulté observer l'approche

aussi bien d'animaux sauvages, d'autres êtres humains, que de perturbations atmosphériques, ou d'un incendie par exemple.

Ce positionnement en observatoire s'accommode d'une accessibilité sans grand obstacle, sinon une montée que le marcheur peu



Grotte des Pigeons : la couche cendreuse (grise) montre le niveau du sol au démarrage des fouilles

entraîné trouvera quelque peu pentue.

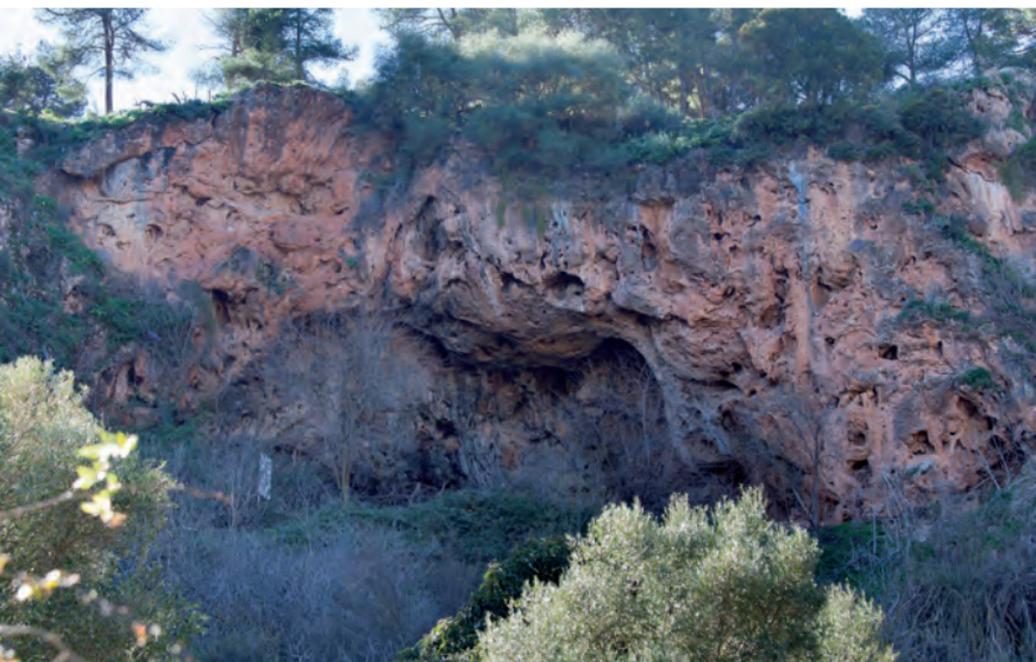
Le seuil d'accès est pratiquement la hauteur du remplissage de la grotte par des millénaires d'occupation aux multiples usages. Encore aujourd'hui, la surface d'une couche de cendres, quasi-plane, marque ce qui s'offrit au regard des premiers archéologues comme le niveau du sol de la grotte (la cote du terrain «naturel» au sens des architectes) ; elle a été préservée.

Vue à moyenne distance : seule apparaît la partie sommitale de l'entrée de la Grotte

Au droit, une vaste excavation - des dizaines de mètres cubes - résulte d'un méticuleux travail de déblai entrepris depuis près de 80 années. Parfois interrompues, ces fouilles sont maintenant menées sans discontinuité depuis 2003.

Des «trésors» découverts

La Grotte des Pigeons fut, tour à tour ou simultanément, un atelier, un lieu de cuisine et de prise de



nourriture, une nécropole aussi, et probablement le cadre d'activités culturelles, voire spirituelles, ou encore peut-être de «soins» si l'on peut appeler ainsi certaines interventions appliquées au corps humain.

• un crâne trépané

C'est la grande découverte qui fit connaître mondialement la Grotte.

• 200 corps enterrés

La découverte de cette nécropole dès les années 50 du siècle passé a scellé l'intérêt durable des archéologues pour la Grotte. Elle a permis des constats nouveaux et en a conforté d'autres. Ainsi sont attestés la pratique de l'avulsion dentaire, les rituels (marquage des corps à l'ocre rouge, présence de cornes de mouflon auprès d'eux,



Le crâne de «l'Homme de Tafoughalt», face avant (à g.) et face arrière (à d.) avec l'orifice de trépanation bien visible

On lui doit l'expression «l'Homme de Tafoughalt». Ce crâne montre visiblement un début de reconstitution de l'os : l'opération ne fut donc pas fatale.

A quelle nécessité la trépanation pouvait-elle bien répondre ? Quel personnage, d'un rang sans doute exceptionnel, était-il jugé qualifié pour cette intervention ? Le Mystère reste entier⁽¹⁾.



Corne d'une gazelle dégagée d'une sépulture

(1) Copie (moulage de l'original) visible au Musée Archéologique de Rabat - Photo : Y. Fizazi



Coquilles de Nassarius perforées dans la Grotte des Pigeons pour la confection de parures originales

par exemple), et une certaine hiérarchisation sociale, certains corps ayant été simplement déplacés sans grand respect, tandis que l'un deux (un jeune adulte d'environ 16 ans) était enterré en position quasi-assise, tenu et cerné par les cornes de mouflons. Cet animal, abondant à ces époques reculées, revêtait donc un statut bien plus complexe et symbolique que son prosaïque rôle nourricier.

- des parures, une esthétique, une symbolique...

D'ici proviennent les plus anciennes parures connues au monde : plusieurs dizaines de coquilles perforées de mollusques soigneusement sélectionnés, certaines

datées de plus de 100 000 ans, des éléments de colliers en pierre ou coquille d'œuf (d'autruche notamment) également. Privilégié, le coquillage Nassarius, gastéropode

Collier de fragments de coquilles d'œufs d'autruche
Photo : Y. Fizazi



courant des fonds peu profonds en bord de Méditerranée, n'offrait pas vraiment un incontournable apport alimentaire. Alors pourquoi lui ?

Valeur esthétique, valeur symbolique, chamanisme... ?

Les savants n'ont pas tranché, mais notent aussi la présence moins prégnante d'autres mollusques marins, comme le *Cardium* par exemple, sans doute aussi dédié aux objets de parure.

Même si le chasseur-cueilleur n'était pas rebuté par la marche, une bonne cinquantaine de kilomètres était à parcourir pour prélever et ramener ici cette sélection de coquillages bien spécifiques.

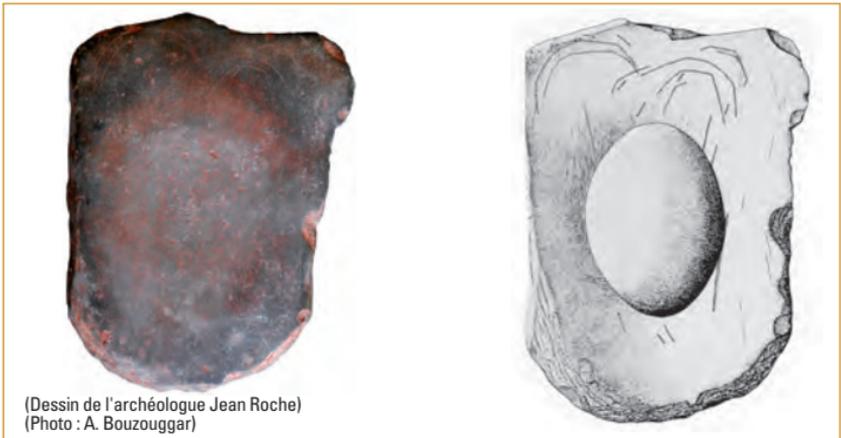
Ce type de parures, ou d'autres très similaires, ne se trouve qu'en peu d'endroits du continent.

• les outils de l'artisan

Des outils de pierre, d'os, de bois... la Grotte des Pigeons a livré sont lot de pointes bifaciales, des aiguilles, et bien d'autres choses encore,



Aiguille en os (environ 15 000 ans, coll. INSAP)



(Dessin de l'archéologue Jean Roche)
(Photo : A. Bouzouggar)

Plaquette en calcaire gravée (cornes de mouflon visibles) utilisée comme meule



Outils en os (Musée Archéologique de Rabat) - Photo : Y. Fizazi



Outil atérien (plus de 100 000 ans)

parmi lesquelles une plaque de calcaire gravée de cornes de mouflon à usage de meule.

- **les dents du gourmand**

Autre «première» mondiale identifiée sur les lieux : la plus ancienne carie dentaire ! On l'attribue aux glands du chêne, riches en glucides, que les habitants des grottes des Beni Snassen faisaient cuire et mâchaient, surtout si le gibier devenait rare. Cette ressource alimentaire révèle un début de sédentarisation, près de 15 000 ans avant notre ère, donc bien antérieur au Néolithique.

- **le cimetière des enfants**

La découverte de la première nécropole avait surpris du fait que les individus ensevelis étaient pour l'essentiel des adultes.

L'une des explications est peut-être fournie par la découverte récente, en fond de la caverne, d'une dizaine de tombes d'enfants marquées d'une pierre de calcaire bleu ; un traitement distinctif évident mais encore inexplicé.

Un biotope très riche

L'altitude moyenne (800 m) des Grottes des Beni Snassen et de celles des Pigeons en particulier a toujours favorisé une humidité relative assez importante des sites, dont on constate qu'ils furent autrefois naturellement dotés d'une couverture végétale dense et diversifiée. Celle-ci a favorisé la prolifération du gibier comme de toutes sortes d'espèces végétales, dont certaines que l'on appellerait aujourd'hui «aromatiques et médicinales» : un cadre de vie propice à cette humanité naissante.

Mouflon à manchettes réintroduit dans les Beni Snassen





Depuis 2003, les missions de fouilles se succèdent - Photo : E. Talbi

L'analyse des ossements animaux retrouvés dans la Grotte montrent que *Homo Sapiens* chassait et mangeait de gros herbivores (comme le cheval, le zèbre, le mouflon, la gazelle), mais aussi de petits oiseaux (dont l'autruche), des coquillages et du poisson.

L'état des squelettes retrouvés laisse d'ailleurs à penser que cette nourriture variée contribuait à un bon état de santé général. De même, le chasseur-cueilleur cui-

sait ses aliments, préservant ainsi les vitamines et rendant la mastication et la digestion plus aisées. Comme l'attestent les traces de feu et l'analyse des débris de charbon de bois trouvés dans la Grotte des Pigeons, il sélectionnait précisément les essences : chêne et cèdre étaient privilégiés.

L'étude des vestiges végétaux recueillis montrent que « l'Homme de Tafoughalt » collectait également les céréales sauvages et diffé-

Les fouilles en cours attirent le soutien et la curiosité des sociétés savantes - Photo : E. Talbi



rentes sortes de plantes. La flore naturelle endémique du Massif des Beni Snassen reste d'ailleurs encore aujourd'hui abondante et diverse.

Parmi celles récemment répertoriées, plus d'une cinquantaine proposent des effets bénéfiques encore connus et répertoriés de nos jours.

Quelques espèces végétales aux indications médicales endémiques dans les Beni Snassen

Nom commun		Indication
Ampelodesme		Intoxications
Arbousier		Infections
Asperge		Douleurs musculaires, troubles urinaires
Asphodèle		Oreillons, maux d'oreilles (en gouttes)
Aubépine épineuse		Fièvre et toux (sédatif)
Bruyère		Infections et difficultés urinaires
Calycotome		Jaunisse
Caroubier		Constipation, toxines intestinales
Chêne Kermès		Tension, maux d'intestins ou de l'estomac
Chêne vert		Fièvre
Ciste ladanifer		Diabète et maux du foie
Ciste de Liban		Diabète et maux des intestins
Ciste à feuille de sauge		Coliques
Garou		Chute de cheveux
Genêt		Intoxications
Globulaire		Troubles digestifs et de la vésicule
Lavande dentée		Refroidissement et maux d'intestins
Lavande stoechas		Refroidissement et céphalées
Laurier rose		Migraine (très toxique)
Lentisque		Maux du foie et fièvre
Marrube		Fièvre, migraine et douleurs
Mauve sauvage		Chute des cheveux
Menthe à feuille ronde		Trouble de la digestion, ballonnements
Menthe pouliot		Asthme et migraine (sédatif)
Olivier sauvage		Aptes, maux de dents, chute de cheveux
Palmier nain		Hypoglycémie, maux des poumons
Philaria moyen		Jaunisse
Romarin		Infections, convulsions, troubles urinaires

LA GROTT DU CHAMEAU, OU LE GÉNIE DE L'EAU

Tantôt mince filet, parfois torrent rugissant, l'eau semble parcourir le cœur de la roche depuis la nuit des temps. De cavités immenses en décors ouvragés, parcourir la Grotte est un enchantement. Récemment équipé pour le confort et la sécurité des visiteurs, l'ouvrage naturel a toujours affiché une valeur spéléologique connue des initiés. Visite vivement conseillée aux amateurs de décors naturels grandioses et de magnificences minérales.

Un parcours hallucinant, équipé, et des dimensions mesurées en dizaines de mètres



ACCÈS

- > Départ du centre de Tafoughalt. Prendre la route de Berkane vers le Nord, jusqu'au croisement. Prendre à droite la route vers Zegzel à l'Est. Continuer sur 7,5 km, puis sortir à droite vers la Grotte située 800 m plus loin.



Sous le chameau

Avec le recul, le regard permet de lire ces «sculptures involontaires» ou «naturelles». Ici, l'observateur, devient le créateur de l'œuvre et le cadre exceptionnel se prête à la poésie. Point de chameau en fait, mais un profil de la montagne qui en évoque la forme (photo ci-haut). Dessous, l'eau, abondante, impétueuse, parfois réduite à un simple ru, a creusé 700 m d'une ample galerie au cheminement chaotique, sans doute induit par la fracturation et la tendreté relative des couches traversées.

La visite est confortable pour un homme debout. Un tunnelier sans conducteur n'aurait pas fait tracé plus aléatoire ; l'eau révèle son génie civil et sa poésie plastique.

Issue basse de la Grotte du Chameau





La nature a sophistiqué son décor

Déjà, l'environnement, découvert au détour de la route d'accès, impressionne.

On est dans la vallée de l'Oued Ferrouj, affluent de l'Oued Zegzel aux gorges fameuses ; un décor de grandes falaises où dominent calcaires et dolomies.

Montée aménagée vers l'entrée haute de la Grotte du Chameau





Pistachier de l'Atlas (*Pistacia atlantica*) poussé presque à l'horizontal au débouché de la Grotte

Une ouverture quasi-circulaire paraît gigantesque ; elle débouche 5 m au dessus de l'Oued, mais elle n'est qu'un aperçu, le signe d'une œuvre herculéenne. Suivre le chemin de l'eau est la bonne logique de la découverte des lieux.

25 m plus haut d'un abrupt sentier piétonnier révéleront l'entrée haute de la grotte, qui ouvre sur une galerie d'une cinquantaine de mètres. Le visiteur arrive alors en partie supérieure d'un grand puits de près de 30 m de diamètre et environ 60 m de haut. Hallucinant.

Paysage fantastique, décor fantasmagorique

Si les grandes formations jurassiques produisent forte impression, c'est aussi parce que le monde végétal s'en est emparé. Ce pistachier de l'Atlas poussé presque à l'horizontal, à l'entrée basse de la Grotte du Chameau, ces végétaux qui partout ponctuent la falaise,

voilà un décor improbable qui installe la magie des lieux. L'intérieur est à l'avenant et confirme le saisissement.

Exceptionnelle sculpture





Les concrétions rivalisent de formes et de couleurs ; cascade, choux, draperie, colonnes... un éblouissement promis à chaque

détour, un plaisir des yeux à chaque pas. Comme si la nature imitait ce que l'œuvre d'art lui propose.



Les forces qui ont modelé ce décor monumental semblent éteintes. Elles restent pourtant à l'œuvre pour qui sait les percevoir, malgré l'apparence tranquille du lieu : l'eau se charge de calcium et magnésium (dissolution) et les dépose plus loin (précipitation) ; surtout, elle les évacue pour partie au dehors, ce qui élargit les cavités.

L'eau ingénieuse, l'eau architecte

Les dimensions sidèrent, mais dame nature a aussi prévu le repos du visiteur et dégagé deux paliers intermédiaires entre les trois étages bien différenciés. Le premier donne accès aux galeries du deuxième niveau, où les concrétions multiples, dont les stalagmites et stalactites, dressent un décor de grandes orgues.

Une vaste galerie débouche sur un promontoire en balcon, d'où l'on domine la rivière souterraine.

La climatisation y est naturelle et la température quasi-constante : autour de 26 °C. Une faune emblématique de la région (poissons aveugles, crabes d'eau douce, autres espèces cavernicoles) et une flore spécifique (algues, lichens, notamment) ont pu ainsi se développer en ces lieux magiques.

Pour la spéléologie ou l'archéologie ?

Seuls quelques objets du Néolithique ont été découverts ici. Si des occupations plus anciennes

Un espace en cathédrale, sculpté par la karstification



ont eu lieu, nul doute que les grands travaux des eaux tumultueuses en ont méthodiquement éradiqué les restes.

La Grotte du Chameau est aujourd'hui un chef d'œuvre pour les amateurs de spéléologie ou les simples curieux ; la science archéologique a largement de quoi se satisfaire de la richesse des autres grottes du territoire.

De grotte en grotte, une vie préhistorique

Pour forcer de telles épaisseurs de roches avec de si gigantesques passages, il a fallu de grandes quantités d'eau à certaines périodes au moins et sur le temps long ; bien plus qu'il ne s'en écoule de nos jours même au plus



L'eau a façonné un paysage karstique souterrain exceptionnel



fort des (fréquents) orages ; bien plus que ne le laissent présager les multiples résurgences toujours actives qui soulignent encore l'implacable travail dynamique de l'eau à travers le calcaire.

L'Homme du Paléolithique pouvait observer cela. Ainsi, les grottes à forte circulation ou présence d'eau ne furent jamais vraiment propices à l'habitat de groupes humains préhistoriques ; peut-être même étaient-elles considérées par eux comme dangereuses vu la violence, la fréquence et l'abondance des crues, encore visibles aujourd'hui.

Nul doute que ce fut bien pire encore dans le lointain passé paléolithique. La géométrie des excavations le suggère, mais l'étude des concrétions - qui ont «fossilisé» certaines données climatiques - en atteste.

Par contre, l'eau a toujours attiré les animaux, pour s'abreuver, voire se baigner ; des moments de réelle fragilité dans la vie sauvage. Il est probable que les Hommes de la préhistoire surent exploiter cela et

trouvèrent ici un terrain de chasse favorable pour le grand gibier (chevaux, bovidés, mouflons...), utilisant les abris voisins (une petite grotte devenue bergerie est proche de celle du Chameau) pour y dépecer les bêtes, cuisiner et manger peut-être.

Ces fréquentations occasionnelles, attestées par divers objets qui y furent trouvés, montrent que les grottes étaient hier ce que sont les lieux publics de nos jours : des espaces dédiés par les premiers habitants à diverses activités précises, tout simplement selon leur adéquation à telle ou telle nécessité de la vie.

La Grotte du Chameau par exemple devait aussi répondre à un besoin précis, mais moins tangible au premier coup d'œil : la fourniture de silex, matière première noble pour fabriquer nombre d'outils du Paléolithique et produire du feu, encore visible aujourd'hui en nodules noirâtres dans la grotte et ses environs.

De quoi manger, boire, travailler, fabriquer... un vrai supermarché de la préhistoire !

L'ABRI DE AÏN AGHBAL PRES DE AHFIR AU PALÉOLITHIQUE, LES PREMIÈRES MOISSONS !

Les découvertes faites sur ce site illustrent la phase de transition entre le Paléolithique et le Néolithique. Les outils dédiés à «moissonner» des graminées sauvages suggèrent les premiers pas de la sélection des plantes, de la récolte aux fins de constituer un stock, et donc les prémisses de la céréaliculture. Ces progrès facilitèrent ceux de la pensée symbolique et d'autres aspects culturels.

ACCÈS

- > L'abri de l'Aïn Aghbal se trouve à environ 40 km au Nord-Nord-Ouest d'Oujda au bord de Oued Aghbal dans les environs d'Ahfir.

L'abri de Aïn Aghbal



Photo : E. Talbi

La découverte du site : une histoire de famille !

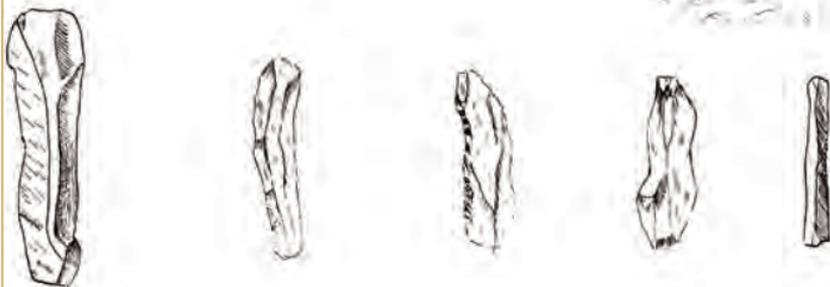
Le site de Aïn Aghbal a été découvert en 1961 par L. Collina-Girard, coopérant à l'Office Régional de Mise en Valeur Agricole de la Moulouya. Il a signalé sa découverte à Mme Samuel, correspondante à Oujda de G. Souville, à l'époque Directeur des antiquités marocaines.

La fouille du site a été réalisée en 1963 par le fils du découvreur, âgé alors de 14 ans, mais passionné d'archéologie ! Passion qu'il a su bien entretenir car, rentré en France après des études secondaires à Berkane, Jacques Collina-Girard a pu poursuivre des études supérieures en Préhistoire et Géologie du Quaternaire jusqu'à l'obtention de son diplôme de Doctorat.

Fouilles du 3/4/63 abris de l'Aïn Aghbal
(II)

nombre de pièces complètes : 133

Après avoir dégagé le sol de l'abri, des blocs qui gênent la fouille, nous avons commencé les recherches en dégagant une bande de terre de un mètre de largeur, et de 20 cm en ~~largeur~~ d'épaisseur en moyenne sur tout le pourtour de la grotte. L'industrie rencontrée est de l'ibéro-maurusien comprenant des lamelles et des aiguilles à dos abattu, des microlithes de 2 à 4 mm de longueur, quelques burins, les grattoirs et les disques sont presque inexistants. L'outillage est mélangé à des blocs de calcaire et à des conrotions ainsi qu'à de nombreux fragments d'os longs dont certains paraissent avoir été intentionnellement retouchés en pointes.



L'archéologie lui doit beaucoup d'études et de découvertes, jusqu'aux fonds marins des canques de Marseille !

Des chasseurs-cueilleurs aux portes de la Méditerranée

L'abri de Aïn Aghbal est parmi les rares gisements de l'Ibéromaurusien - époque des chasseurs du Paléolithique supérieur arrivés dans l'Oriental vers 22 000 ans avant notre ère - situés à proximité du littoral méditerranéen.

En effet, il était reconnu, à tort, que l'Ibéromaurusien évitait d'occuper des sites très proches des côtes, alors que les similitudes avec ses contemporains, les Magdaléniens (du site la Madeleine en France), mises au jour récemment dans le

Pays de Valence en Espagne, seraient la preuve que des contacts ont eu lieu entre les deux rives de la Méditerranée il y a plusieurs milliers d'années. Une nouvelle fois, le Nord de l'Oriental doit être considéré comme un espace d'échanges et de brassages des cultures des deux continents, africain et européen.

La faune chassée par les Ibéromaurusiens de Aïn Aghbal ne comporte pas le mouflon à manchettes, ce qui est surprenant, car ce capriné était très prisé à cette période. Le gibier est composé essentiellement des gazelles et des bovidés. L'abri a été également occupé par des prédateurs, lorsque les humains se déplaçaient vers d'autres endroits, comme cela est attesté par la présence de restes osseux d'animaux comme la panthère, le chat sauvage, ou encore le lion.



Le premier abri creusé dans des grès et conglomérats d'âge Miocène, sur la route d'accès à Aïn Aghbal - Photo : E. Talbi



Les formations détritiques (grès et conglomérats) du Miocène recèlent plusieurs grottes et abris - Photo : E. Talbi

Le régime alimentaire des groupes Ibéromaurusiens, fortement carné, a été complété par la collecte des pulmonés terrestres, comme les escargots, abondants sur le site.

Des armatures de chasse et de moisson ?

Les fouilles archéologiques dans l'abri de Aïn Aghbal ont mis au jour

un outillage en pierre très riche sous forme de lamelles en silex, dont la longueur ne dépasse pas 3 cm et la largeur 1 cm.

Si certaines de ces pièces, très pointues, ont été probablement utilisées comme armatures de chasse une fois fixées sur des supports - javelots ou flèches - d'autres, courbées - appelées par les archéologues «demi-lune» - ont été alignées côte-à-côte sur

d'autres supports pour servir de faucilles de moisson des graminées sauvages !

L'abri de Aïn Aghbal fournit donc, avec d'autres sites au Maroc et ailleurs, la preuve que la «révolution» néolithique n'a pas eu lieu il y a environ 7 000 ans avec la sédentarisation, la domestication des animaux et la pratique de l'agriculture, mais trouve ses racines dans le Paléolithique supérieur, lorsque les groupes humains ont déjà su trouver les moyens de réaliser des moissons de plantes sauvages, les modifiant ainsi génétiquement, opérations qui mèneront droit vers la domestication des plantes ou la céréaliculture !

Pendeloques et objets symboliques : au commencement était le verbe !

L'abri de Aïn Aghbal figure parmi les rares sites qui ont livré des objets dits symboliques, à l'image d'un fragment de pierre ocrée, une baguette plane convexe polie, et surtout une pendeloque sur schiste.

L'observation microscopique a montré que la surface de cette pendeloque comporte un losange avec sa grande diagonale et un motif «en tresse».

De tels motifs restent un mystère, notamment parce que ce type de «parure» est très répandu chez les groupes Ibéromaurusiens du Maroc mais aussi jusqu'en Algérie occidentale !



Pendeloque en schiste - Photo : J. Collina-Girard

Plus qu'un objet d'ornement et de «paraître», la parure indiquerait la présence de liens entre les groupes, un signe d'appartenance à une «ethnie», dont la signification et la portée symbolique ne peuvent être transmises que par le langage, une sorte de passage *de la parure à la parole* !

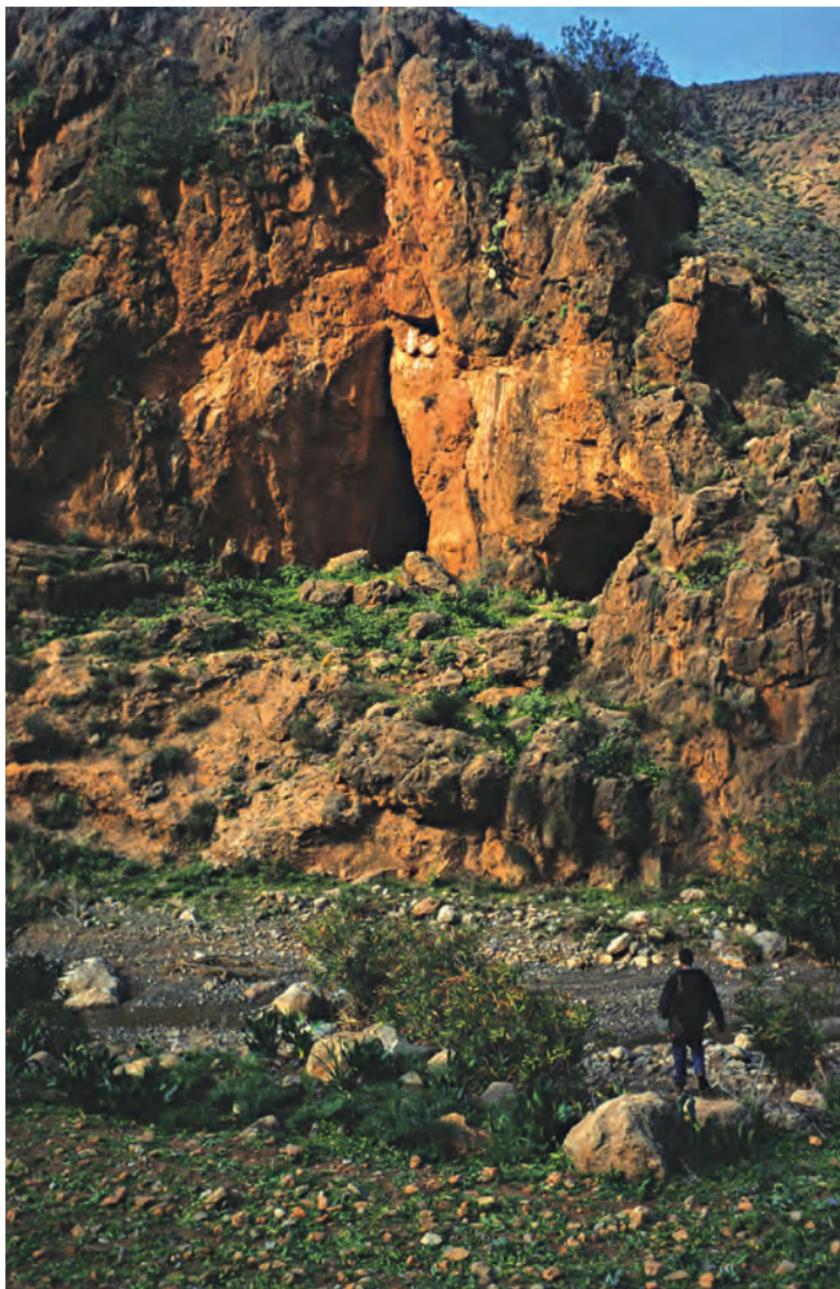
Les Atériens s'en mêlent aussi !

L'Oriental Marocain est l'espace par excellence des Atériens depuis au moins 170 000 ans !

L'abri de Aïn Aghbal revêt la forme d'une petite cavité ; pourtant, les Atériens l'ont occupé, comme cela est attesté par les quelques outils en pierre caractéristiques de leur période.

Ils ont vraisemblablement utilisé le site comme halte de chasse ou lieu de fabrication de leurs outils avant de se lancer à la conquête du mas-

sif des Beni Snassen, qui regorge de grottes bien plus vastes, à l'image de celle des Pigeons à Tafoughalt !



Grotte de Aïn Aghbal creusée dans les calcaires dolomitiques du Jurassique - Photo : J. Collina-Girard (2000)

LA GROTTÉ D'EAU DE AÏN SFA UNE SOURCE DE VIE POUR UN VASTE TERRITOIRE

Le village de Aïn Sfa (ou «source de pureté») porte le nom de la source située quasiment en son centre. Celle-ci apparaît au fond de la Grotte éponyme ou elle affleure en un tranquille plan d'eau.

La Grotte ne revêt pas de valeur archéologique, ou spéléologique particulière, mais elle offre une douce fraîcheur au visiteur et la possibilité d'y boire une eau riche en minéraux, d'une parfaite limpidité et agréable au goût.

Vallée verdoyante de l'Oued Sefrou.
Au fond en hauteur : Ras Foughal et
la falaise de Zenati Khalfa



ACCÈS

> À 30 km au Nord-Ouest d'Oujda. La grotte, accessible via Beni Drara ou par la route de Sidi Bouhria, se situe dans la vallée de l'Oued Sefrou au Nord du centre de Aïn Sfa.



Un plan d'eau au calme trompeur l'essentiel de l'année à quelques dizaines de mètres de l'entrée - Photo : Y. Fizazi

Au delà des apparences

Egalement - et couramment dans les territoires proches - appelée Al Kaf, la Grotte est aisément accessible et marque ce site considéré comme l'une des entrées dans le massif des Beni Snassen.

La circulation d'eau souterraine, dont elle donne à voir l'une des nombreuses résurgences, est l'une des caractéristiques de ce massif, d'autant moins soupçonnable qu'il faut une vision globale des ressources hydriques qui s'y manifestent pour imaginer le formidable réseau et les abondantes réserves cachés en sous-sol.

Ce que le simple visiteur ne voit pas, au delà de quelques dizaines de mètres parcourus à pieds secs, c'est une véritable canalisation naturelle creusée par l'eau elle-même sur près de 1,5 km pour drainer les eaux souterraines et collecter de quoi faire apparaître

ici une sorte de petit lac souterrain, la plupart du temps calme (surtout l'été) et porteur d'une sérénité contagieuse.

Par temps de fortes pluies, il en va autrement sans que d'éventuels débordements ne mettent en danger la sécurité des habitants.

Source de vie... et de mythe ?

L'eau ainsi généreusement rendue disponible est pour l'essentiel responsable du caractère toujours verdoyant de la vaste plaine en aval et de l'abondance des cultures variées que ses habitants y ont développées.

Certains prétendent que le système hydrique de la Grotte de Aïn Sfa n'est que l'un des aboutissements d'un réseau relié à la Grotte du Chameau (?). Personne ne l'a encore jamais vérifié.

LE SITE DE TIFFERT

LE PALÉOLITHIQUE EN PLEIN AIR

Les sites stratifiés de plein air sont rares et aujourd'hui souvent peu détectables. A l'inverse des cavernes et autres anfractuosités, ces sites sont directement exposés à toutes les intempéries et autres évolutions de l'environnement depuis le Paléolithique. Quand la nature n'a pas fait place nette, les humains et leurs activités d'élevage ou d'agriculture s'en sont chargés. C'est donc toujours une sorte de petit miracle de retrouver en pleine nature les preuves d'un séjour d'Hommes de la pré-histoire et un plus grand miracle encore de pouvoir le situer dans les modes de vie de si lointains ancêtres.

Vue vers sur le Monts Kebdana
vers le Nord à partir de Tiffert



Photo : E. Talbi

ACCÈS

- > Départ de Tafoughalt vers Berkane au Nord-Est. À l'Ouest de Berkane, se trouve le site de Tiffert.

Traces d'un changement climatique majeur

Le site de Tiffert - en fait, un ensemble de sites de surface - prouve que l'Homme des Beni Snassen n'a pas occupé uniquement des grottes, mais s'est aussi installé dans des sites de plein air. Les raisons de sa présence ici, à environ 15 km de la Grotte des Pigeons, sont multiples.

La première est que le site se trouve dans un contexte de croûtes calcaires, ce qui signifie que les groupes paléolithiques l'ont occupé en période aride ou semi-aride. En effet, ces formations géologiques n'ont pu se former qu'avec une pluviométrie inférieure à 500 mm par an et une température moyenne annuelle ne dépassant pas 20°C, soit environ une centaine de jours arides.

Sous un tel climat, les grottes ne sont plus le lieu d'habitat préféré des Hommes préhistoriques : le



Des galets, dont du silex, pris dans la croûte calcaire
Photo : E. Talbi

nomadisme devient le mode de vie par excellence pour lutter contre la rareté du gibier et d'autres ressources alimentaires, à la recherche d'espaces plus favorables à la vie.

La deuxième raison probable de la présence humaine sur ce site est l'abondance du silex, matière pre-

Encroûtements calcaires sur le site de Tiffert - Photo : E. Talbi



LE RIF ORIENTAL





Un des paysages côtiers du Rif oriental : les terrains marneux à l'embouchure de l'Oued Amekrâne au Nord de Temsaman

Le Rif, chaîne en arc de constitution géologique complexe (dont calcaires, grès et marnes tertiaires), plonge vers la Méditerranée en falaises parfois abruptes. Au Sud et à l'Est, la chaîne s'abaisse en collines fertiles vers les bassins des cours d'eau : Oued Amekrâne, Oued Kert, le fleuve Moulouya.

Ces dispositions furent de tous temps favorables à l'habitat des Hommes et à leur mobilité, car quelques massifs calcaires impressionnants n'altèrent pas la perception d'un paysage surtout fait de reliefs progressifs arrondis, où l'argile et le schiste dominant.

Les cours d'eau, les plissements et autres cassures des reliefs offrent à la fois des sites stratégiquement placés, à la vue dégagée, et des voies de circulation naturelles.

Les altitudes diverses, les situations climatiques contrastées entre des territoires proches, et des ensoleillements tout aussi variés ont généré des écosystèmes et une abondance d'espèces fauniques et végétales qui se sont avérés très propices à la vie dès le Paléolithique ancien.

LA GROTTTE DE IFRI N'AMMAR

TÉMOIGNAGES D'UN RIF TRÈS PEUPLÉ DÈS LA PRÉHISTOIRE

Sur un contrefort du Rif, à 45 km à vol d'oiseau de Nador, en bordure de la plaine de la Moulouya, le site de la Grotte d'Ifri n'Ammar offre une vue dégagée pour qui s'y abrite. La présence de groupes humains du Paléolithique moyen a été mise en évidence dès le début des années 2000. Outillage lithique, restes d'animaux sauvages et coquillages percés (donc à usage probable de parure) conduisent à attribuer au site une datation des plus anciennes parmi les établissements humains Atériens d'Afrique du Nord.

Dans cette anfractuosité d'apparence presque anodine, jusqu'à 7 m de profondeur de déblais ont été excavés, ramenant les archéologues près de 200 000 ans en arrière



ACCÈS

- > Quitter la ville de Al Aaroui par la route de Driouch. Après 7 km, tourner à gauche et suivre la route jusqu'au centre d'Afso : un parcours de 27 km. Continuer vers Guercif sur 500 m et sortir à gauche au poteau indiquant la Grotte. Celle-ci se trouve à droite de la piste, face à une grande falaise.

A travers les millénaires et les civilisations

Homo Erectus fut présent dans cette partie du Rif oriental ; des traces d'activités techniques l'attestent, trouvées notamment près des berges de l'oued Kert. Les bifaces et hachereaux de l'âge Acheuléen témoignent du passage de groupes de chasseurs au Paléolithique inférieur, sans doute à plus de 350 000 ans d'aujourd'hui.



Vue générale du site de la Grotte de Ifri n'Ammar

Photo : Mikdad, Eiwanger & al. 2000

C'est au Paléolithique moyen que débute la période Atérienne et de cet âge datent les plus anciens vestiges du site de Ifri n'Ammar. Parfois délaissé (des croûtes calcaires superposées dans les strates déblayées le montrent), l'abri fut occupé d'abord par les Atériens, puis les Ibéromaurusiens, comme presque toutes les grottes de la région, semble-t-il alors densément peuplée.

Les outils lithiques trouvés sur place le prouvent, comme ceux en os ou les objets de parure obtenus à partir de coquilles marines et terrestres.

La partie inférieure du remplissage (4 m environ parmi les 7 m d'épaisseur au total) est due aux habitants Atériens d'après les formes des outils lithiques obtenus, leurs méthodes de production, et selon la datation par les moyens technologiques modernes, c'est-à-dire à 70 000 à 173 000 ans d'aujourd'hui.

Ceci fait de la Grotte de Ifri n'Ammar le plus ancien habitat Atérien identifié à ce jour en Afrique du Nord.

Un grand nombre de vestiges, produits sur une longue période

Les fouilles ont mis à jour une importante industrie lithique Atérienne qui a laissé sur place de nombreux outils pédonculés, principalement en silex (mais aussi en calcédoine, voire plus rarement en quartzite) : racloirs, pointes, grattoirs, lames, éclats, etc.

Ils permettaient de multiples tâches : racler, gratter, percer, etc. Les plus anciens de ces outils sont datés de 145 000 ans avant notre ère.



Chronologie des outils, des Atériens (en bas) aux Ibéromaurusiens (en haut)
Planche : Nami, Möser, 2010



Trouvée dans les niveaux Atériens, cette coquille de *Nassarius Gibbosulus*, percée pour pouvoir être suspendue, vestige qui daterait d'environ 80 000 ans

Source : Eiwanger, Mikdad, Möser, 2010

Cette datation, que l'on pensait jusqu'alors moins lointaine, recule aussi l'apparition de l'industrie lithique de l'Atérien en Afrique du Nord, ce qui fait de la Grotte de Ifri n'Amman une clé de compréhension importante dans le développement des premiers «hommes modernes» - au moins par l'anatomie et le comportement - souvent appelés *Homo Sapiens* archaïques.

• L'alimentation du chasseur

De nombreux ossements d'animaux sauvages sont aussi présents, constituants - abondants à l'époque - de la nourriture des chasseurs-cueilleurs Atériens : bœuf, bubale, mouflon, gazelle, cheval, chat...

Divers squelettes d'oiseaux et de petits mammifères montrent une alimentation diversifiée (l'autruche n'est présente que par ses œufs) ; tortue et crapaud complètent ce bestiaire.

S'y ajoutent les os de prédateurs ayant occupé la Grotte après son abandon par les humains.

• La culture et l'esthétique

Comme dans la Grotte des Pigeons de Tafoughalt, des coquilles de *Nassarius* (gastéropodes marins) ont été retrouvées percées pour être enfilées, ce qui confirme les aspirations esthétiques et/ou symboliques de l'époque.

Ces pièces comportent des facettes usées, ce qui atteste qu'elles furent portées, et des traces d'ocre rouge, témoignant ainsi d'un comportement moderne des occupants... il y a 80 000 ans !

Au Paléolithique supérieur

Avec les Ibéromaurusiens, la Grotte devient pour partie une escargotière, ce qui produit un remplissage cendré truffé de coquilles de mollusques terrestres et de débris de charbon de bois, parsemé de pierres chauffées ; les traces de foyers aménagées répondent au besoin de cuire les aliments, d'éclairer la Grotte et d'éloigner les animaux.

Les outils lithiques Ibéromaurusiens comportent pour l'essentiel des lames et lamelles, mais aussi des grattoirs, burins, etc.

La découpe et le travail des peaux d'animaux semblent avoir été les préoccupations dominantes. Les vertiges découverts permettent également de parler d'une riche industrie osseuse.

D'exceptionnelles découvertes

La découverte d'une peinture pariétale sur la paroi latérale gauche de l'abri est totalement exceptionnelle ; elle serait la plus ancienne création artistique de cette nature en Afrique du Nord.

Cinq sépultures ont été trouvées juste en dessous de cette «œuvre» artistique : quatre appartiennent à des enfants en bas âge, inhumés en position fléchie, placés dans des fosses soigneusement aménagées. La cinquième est celle d'un homme adulte enterré en position assise.



Peinture pariétale sur une paroi de la Grotte : la plus ancienne manifestation artistique d'Afrique du Nord
Photo : INSAP(Maroc) / KAVA (Allemagne)

Fouilles archéologiques

La Grotte est fouillée depuis une vingtaine d'années (1997) par une équipe de chercheurs marocains de l'INSAP, en coopération avec des chercheurs allemands.



Homme Ibéromaurusien adulte mis en terre en position assise dans une fosse creusée dans les remblais plus anciens

Photo : INSAP (Maroc) / KAVA (Allemagne)

LE SITE DE OUED KERT DEPUIS L'ACHEULÉEN, LA VIE AU BORD DE L'EAU

Un cours d'eau attire le gibier qui s'y abreuve. Pour peu que des matériaux sélectionnés pour leurs performances, comme le silex, soient disponibles à proximité, on est alors en présence d'un site offrant plusieurs avantages en un même lieu aux Hommes du Paléolithique. S'il advient qu'un climat favorable régnait dans la période étudiée, on peut être quasi-certain que des établissements humains ont existé, avec atelier plus ou moins permanent, garde-manger de plein air aussi, centre de collectes diverses parfois.

L'Oued Kert
dans son environnement



ACCÈS

- > Le site se trouve à près de 8 km de la Méditerranée, à l'Ouest de Nador, à l'embouchure de l'Oued Kert.



Un paysage assez verdoyant, où les chênes et cèdres ont quasiment disparu au profit d'une végétation adaptée à un climat plus aride - Photo : E. Talbi

***Homo Erectus* aux portes de l'Oriental... il y a au moins 500 000 ans !**

Les berges de l'Oued Kert regorgent de sites archéologiques de différents âges, depuis les plus anciennes cultures à bifaces de l'Acheuléen jusqu'à la Protohistoire ou l'Age des métaux.

Une telle chronologie atteste de l'ancienneté de la présence humaine dans cette partie du Maroc et, plus important encore, de sa continuité depuis plusieurs milliers d'années !

Dans la localité appelée Ammorene, plusieurs outils en pierre (essentiellement sous forme de bifaces) ont été découverts. La manière avec laquelle ces outils ont été fabriqués démontre que leur âge est situé entre 500 et 350 000 ans. Ceci confirmerait que l'arrivée de *Homo Erectus*

(l'Homme qui se dresse sur ses pieds) est assez tardive dans cette région et que la présence de sa branche plus archaïque, appelée *Homo Ergaster*, resterait limitée à certaines parties de l'Oriental : plus précisément l'arrière-pays de Saïdia et Aïn-Bni-Mathar.

Le site de l'Oued Kert est important, car les découvertes archéologiques faites ici attestent de la grande adaptation des groupes humains de cette région ; ceci est clair dans la sélection de la matière première de bonne qualité (silex) pour la fabrication de leurs outils et leur installation non loin d'une source d'eau, point d'attraction pour les grands troupeaux et d'approvisionnement en eau douce.

Il est aussi intéressant de constater que, parmi l'outillage en pierre découvert ici, figurent des pièces particulières appelées «hache-reaux», outils dont la partie distale



Dans ce paysage naturellement vallonné, l'Oued Kert a creusé son lit et installé ses alluvions - Photo : E. Talbi

se présente en forme transversale et tranchante, rappelant curieusement la partie active de nos hachoirs actuels ! Cet outil a été probablement utilisé pour fragmenter de grands os afin d'en extraire de la moelle, substance très nutritive pour les groupes humains du Paléolithique.

Plus intéressant encore : ce hachereau, outil très fréquent dans les phases anciennes du Paléolithique en Afrique, est aussi connu en Europe, mais uniquement au Sud de l'Espagne ! La théorie d'échanges très anciens entre groupes humains des deux rives de la Méditerranée est donc fortement appuyée par les trouvailles de l'Oued Kert !

Au pays des derniers chasseurs-cueilleurs de l'Oriental Marocain !

Un peu plus au Sud, à environ 20 km de l'embouchure de l'Oued

Kert, plusieurs sites ont été identifiés, datés de la fin du Paléolithique. Sur la rive droite de l'Oued, à environ 500 m du pont de la rocade méditerranéenne, entre Nador et Kebdani, des restes de pollens ont été trouvés et étudiés. Ainsi, vers 12 000 ans avant notre ère, des plantes herbacées poussaient aux environs du site, les cyperales et les graminées, ce qui indique un climat humide et une abondance d'eau douce. Les arbres étaient aussi présents, dont le cèdre et le chêne, essences qui étaient certainement beaucoup plus fréquentes dans les massifs montagneux de la région.

Ces espèces végétales montrent que le site disposait de conditions climatiques favorables aux derniers groupes de chasseurs dans la région, qui ont progressivement adopté un mode de vie sédentaire, délaissant les activités de chasse et de cueillette au profit de l'agriculture et de la domestication des animaux.

LES SITES DE JBEL GOUROUGOU DE MULTIPLES RICHESSES, AU PIED DU VOLCAN ÉTEINT

Jbel Gourougou fut un volcan aux éruptions violentes, disons peu avant que ne s'installent des conditions climatiques très favorables à la présence humaine. Le produit de l'activité volcanique a amplement participé à constituer un environnement à la flore et à la faune riches et diversifiées, autour de ressources en eau abondantes et pérennes, de matières premières lithiques faciles d'accès et appropriées à la confection d'outils, et de sols bénéfiquement fertiles.

Plateau de Tazouda sur le flanc Sud-Ouest de Gourougou ; un environnement resté verdoyant et riche en matériaux lithiques



ACCÈS

- > Le Jbel Gourougou est un stratovolcan qui domine la ville de Nador. Plusieurs accès sont possibles à partir de Nador, Bni-Ansar ou Zeghanghane.

Des sites paléolithiques découverts... par un philologue !

Carlos Posac Mon a pour l'essentiel une formation en philologie et c'est sa rencontre avec le préhistorien Julio Martinez Santa-Olalla qui l'a initié à l'archéologie. Il a commencé à sillonner les environs de Nador pour découvrir plusieurs sites rattachés à différentes périodes de la préhistoire.

Posac Mon s'est beaucoup intéressé à Jbel Gourougou car cet espace a toujours offert toutes les conditions favorables pour l'installation des groupes humains, depuis le Paléolithique jusqu'au Néolithique. Sa proximité de la Méditerranée et du lac Marchica - deux sources principales de produits marins pour l'une et terrestres pour l'autre - et la disponibilité des matières premières lithiques font du Gourougou un

espace incontournable pour *Homo Sapiens*.

Jbel Gourougou fait « ...rejaillir le feu de l'ancien volcan qu'on croyait trop vieux » !

Gougourou est un volcan qui a connu plusieurs éruptions, les premières, au cours du Néogène, furent d'abord sous-marines, puis aériennes. Les dernières, au début du Quaternaire, furent contemporaines des plus anciennes activités humaines dans l'Orient. Les coulées des laves auraient découragé même les plus audacieux des *Homo Erectus* de s'installer au Gourougou, car leurs effets furent dévastateurs, non pas seulement pour l'Homme mais aussi pour la faune et la flore.

En revanche, une fois le volcan éteint, la lave refroidie, les pluies de cendres arrêtées et les fumées



La vallée de Tighanimine, signalée parmi les sites archéologiques du Gourougou - Photo : E. Talbi

suffocantes disparues dans l'atmosphère, le Gourougou est redevenu un espace offrant toutes les conditions favorables pour le développement des activités humaines. Les données archéologiques et hydrologiques viennent appuyer ce constat.

De fait, à partir du milieu du Quaternaire, les groupes paléolithiques ont progressivement peuplé le Gourougou et ses environs, car l'eau y était abondante grâce aux sources venues d'une riche nappe phréatique régulièrement alimentée par les eaux d'infiltration.

Les éruptions volcaniques avaient fait remonter du cœur de la terre des laves qui, une fois refroidies, donnent des roches volcaniques (basaltes et andésites) avec des fissures et des pores permettant le stockage de l'eau, restituée en sources à la limite entre coulées volcaniques et roches volcanosédimentaires étanches sous-jacentes. Les falaises de roches basaltiques jouent donc ici le rôle des falaises de calcaire.

L'Atérien : entre mer et montagne

Le Jbel Gourougou a enregistré le passage des Atériens. En effet, plusieurs localités comme Tighanimine, Tazouda, Haddu et Sidi Messaoud ont livré des pièces archéologiques qui datent de cette période et se présentent sous forme de pièces pédonculées ou d'autres outils comme ceux que les archéologues appellent « racloirs » ou « grattoirs ».

De tels outils en pierre - surtout certaines pièces pédonculées - ont été utilisés à la chasse comme projectiles, c'est-à-dire propulsés sur le gibier à distance. Cette utilisation dans le Gourougou, qui était certainement plus boisé à l'époque des Atériens, prouve que la chasse selon cette technique ne se serait pas limitée aux paysages ouverts de type savane.

En effet, dans les milieux peu boisés, approcher un animal n'était pas une tâche facile, car l'effet de surprise n'était jamais garanti, sauf à utiliser l'arc ou des javelots qui accroissaient les chances des chasseurs du Paléolithique.

La proximité du littoral méditerranéen a certainement offert d'autres sources alimentaires aux groupes atériens sous forme de mollusques, essentiellement les moules et les patelles.

La Méditerranée est donc devenue une source alimentaire alternative lorsque le continent n'offrait plus ou peu de ressources. Effectivement, cette période du Paléolithique a connu des crises climatiques correspondant à des périodes arides qui ont considérablement affecté le couvert végétal suite à la rareté des précipitations et à leur irrégularité ; le débit des cours d'eau s'est affaibli et la faune, tout comme les humains, a essayé de trouver des espaces offrant des conditions plus favorables.

Les groupes atériens, qui n'ont maîtrisé ni l'agriculture ni la domestication des animaux, n'ont eu d'autre option que de se diriger vers le littoral.

Kerker : un point qui relie l'Est à l'Ouest

Pendant longtemps, il a été considéré que les Ibéromaurusiens, groupes du Paléolithique supérieur qui ont peuplé l'Orient il y a plus de 20 000 ans, n'avaient pas peuplé le littoral.

Les sites de Jbel Gourougou et surtout la localité de Kerker vont à l'encontre de cette idée, car plusieurs trouvailles archéologiques remontant à cette période ont été mises au jour dans cette localité, sous forme d'outils en pierre ayant une forme de lamelles, objets avec des bords tranchants, très performants pour découper, ou utilisées fixées côte-à-côte sur un support en os ou en bois, de sorte à pouvoir servir de faucille pour moissonner les graminées sauvages.

Carlos Posac Mon, l'un des préhistoriens pionniers de l'Orient Marocain, avait publié en 1951 sa conviction que Kerker était le

point de passage des chasseurs du Paléolithique supérieur en provenance de l'Ouest algérien vers la façade atlantique où leur présence est enregistrée dans les sites de la région de Temara.

En réalité, il n'en est rien, car les nouvelles recherches dans l'Orient Marocain - surtout le développement et la multiplication des opérations des datations par la technique du radiocarbone - ont clairement démontré que les mouvements des derniers chasseurs du Paléolithique se sont effectués de l'Ouest vers l'Est !

Jbel Gourougou a également offert aux chasseurs atériens et ibéromaurusiens la possibilité d'être à l'abri de tous les dangers et de guetter les herbivores qui visitaient la lagune de Marchica (qui ont constitué l'essentiel de leur régime alimentaire), mais aussi de contempler une vue saisissante du haut de ce massif comme le font encore aujourd'hui les nombreux touristes qui visitent cette région.



Coulée volcanique ayant donné le plateau de Tazouda aux fissurations multiples, favorisant depuis longtemps l'infiltration des eaux qui alimentent les nombreuses sources du site - Photo : E. Talbi

LA GROTTTE DE IFRI EL BAROUD

UN COMPLEXE TECHNIQUE BASÉ SUR LA TAILLE DU SILEX

La Grotte d'Ifri El Baroud, dans la partie orientale du Rif, à environ 60 km à vol d'oiseau de Nador, présente de nombreux points communs avec la Grotte de Ifri n'Ammar. Ce site aura accueilli une présence Ibéromaurusienne industrielle et servi d'habitat pratiquement jusqu'à un début de sédentarisation des chasseurs-cueilleurs. L'occupation cessera progressivement avec l'avènement de l'âge Néolithique, la culture et l'élevage se substituant à la prédation des ressources naturelles.

Un accès réduit et facile à défendre pour ce haut-lieu de la pré-histoire Paléolithique

ACCÈS

- > Du Centre d'Afsou, prendre la route de Guercif sur 10 km, puis sortir à droite vers la grotte qui se trouve dans une falaise de Jbel Ech Chaboun.





L'entrée de la Grotte d'Ifri El Baroud dans son environnement immédiat
(INSAP (Maroc) / KAVA (Allemagne))

Une position de forteresse

La falaise, adossée à une chaîne montagneuse, domine la vallée de Ayarouaou à laquelle on accède par deux cols : Hassi Ouenzga au

Sud, Regada au Nord. La Grotte est largement ouverte vers l'Est et offre une vue large et dominante sur un environnement vaste.

Aux périodes lointaines qui nous intéressent, on sait que le climat favorable et le dense couvert vé-



L'entrée
de la
Grotte d'Ifri
El Baroud
et son large
talus d'accès
fait de blocs
tombés de
la falaise et
de matériaux
lessivés par
les eaux

Photo :
INSAP
(Maroc)
/ KAVA
(Allemagne)



Le talus actuel, au droit de l'entrée de la Grotte, vu de sa plus forte pente

gétal (aujourd'hui disparu) avaient généré la prolifération d'une faune riche et, par conséquent, favorisé l'établissement des humains. Ici, comme sur les nombreux autres sites de la région occupés aux mêmes époques, la nature et la diversité des restes fauniques retrouvés le prouvent.

Un habitat, un atelier

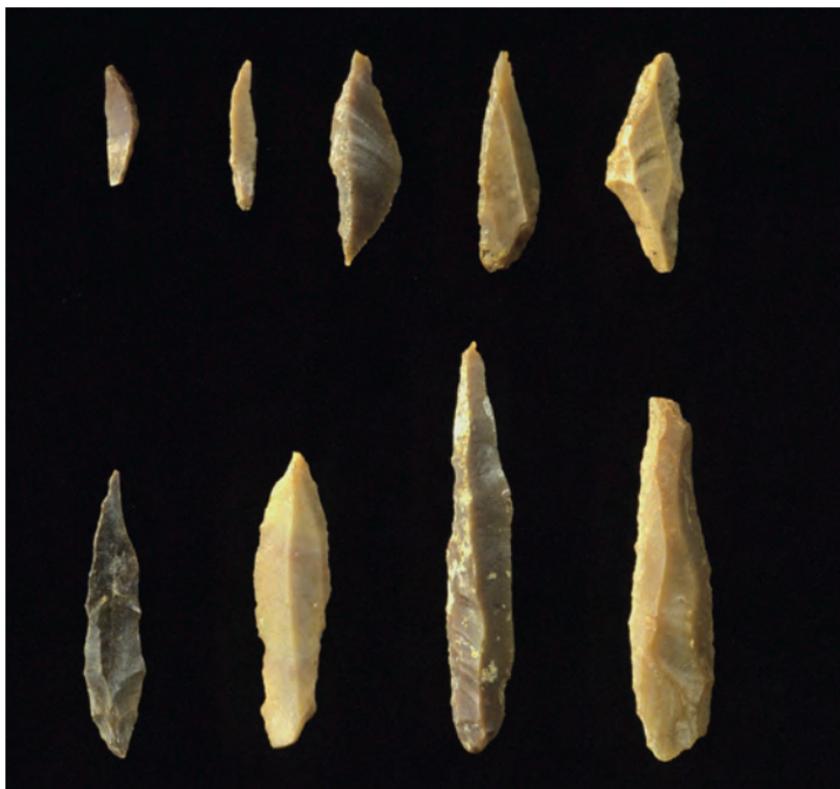
La Grotte est assez vaste pour avoir accueilli plusieurs activités : une galerie de 10 à 12 m de large au plus et 30 m de profondeur environ. Ouverte au Sud-Est, son accès s'effectue par un talus assez abrupt, à près de 50 m en surplomb de la vallée, où l'on retrouve ici et là des tessons de céramique du Néolithique ainsi que des artefacts

produits par la taille du silex. Les activités humaines ainsi que les pluies et eaux de ruissellement (l'entrée est à ciel ouvert) ont « lessivé » l'entrée de la Grotte et sans doute chassé les vestiges du Néolithique vers l'extérieur : on ne trouve donc ceux-ci à l'intérieur que vers le fond de la Grotte.

Sous l'escargotière habituelle, l'examen des couches plus profondes (le remplissage atteint souvent 3 m) en 4 sondages d'une trentaine de mètres carrés au total, a révélé des milliers d'objets lithiques, presque tous en silex. Environ la moitié sont des éclats ; le quart environ des lamelles. De l'ordre de 10% à 15% des objets auraient été transformés en outils. La finesse du travail est parfois remarquable : la taille a pu produire des lamelles de moins de 25 mm de haut sur environ 10 mm de large par exemple.

Sur près de 2 m en moyenne, le remplissage est une escargotière (commune aux grottes d'occupation Ibéromaurisienne) où la terre se mêle à une multitude de coquilles, entières ou concassées, avec quelques foyers de pierres très brûlées autour de lentilles de cendres, avec beaucoup de débris de charbon de bois. Ces couches comportent de nombreux ossements animaux et beaucoup d'objets lithiques.

Evidemment, le grand nombre (et surtout la grande proportion) d'éclats conduit à penser que le travail de taille (débitage et



Une taille parfois sophistiquée pour des outils fins et de petite taille - Photo : INSAP (Maroc) / KAVA (Allemagne)

façonnage) s'effectuait, pour une grande part au moins, à l'intérieur de la Grotte.

Une faune abondante

Les restes animaux dégagés par les fouilles successives attestent d'une faune abondante de mammifères tout au long de l'occupation ; faune aujourd'hui éteinte d'alcélapinés (bubale du Nord, antilope) et bovidés (auroch), ou bien toujours existante, voire disparue il y a peu (lièvre, porc-épic à crête, mouflon à manchettes, lion de l'Atlas, etc.), ainsi que des espèces indéterminées. Ces données sur la faune - combinées à celles de la

micro-faune, du climat, de la géomorphologie, etc. - permettent de se faire une idée du paléo-environnement du site.

Tout témoigne d'une amélioration des conditions environnementales depuis il y a environ 10 000 ans, ce qui a favorisé une occupation humaine conséquente dès la fin du Paléolithique.

L'étude des assemblages faunistiques, notamment l'apparition des mammifères aujourd'hui disparus, est très importante pour comprendre les changements climatiques et leur impact, ainsi que la dynamique des populations ; ainsi, ces données du site ont alimenté le



Coupe d'une fouille réalisée en 1996 ; on note en gris l'épaisseur importante de l'escagotière et les couches inférieures limoneuses en brun - Photo : INSAP (Maroc) / KAVA (Allemagne)

débat sur le passage de l'homme préhistoriques de l'Afrique du Nord vers le Sud du continent européen via le Déroit de Gibraltar.

Du silex, loin des carrières identifiées

A 20 km environ de la Grotte, près du village de Aïn Zohra, une colline est jonchée d'éclats et fragments de silex de diverses géométries. En contrebas, on peut encore trouver des outils pédonculés de l'âge Paléolithique.

Visiblement, le lieu a servi d'atelier tout autant que de carrière pour les établissements humains environnants (Ifri El Baroud, mais aussi Ifri n'Ammar en particulier), pour y prélever le matériau brut, voire y débiter ou non ; seul un produit



Os d'antilope poli, au décor gravé, trouvé dans les déblais de la Grotte

Photo : Mikdad, Eiwanger & al. 2000



Coquilles de mollusques perforées pour être assemblées en collier ou autre montage suspendu
Photo : INSAP (Maroc) / KAVA (Allemagne)

semi-fini ou déjà testé étant alors emporté pour être peaufiné dans la Grotte.

Il semble bien que ces dispositions concernent toutes les périodes Ibéromaurusiennes, Paléolithique moyen y compris, car les mêmes matériaux de base se retrouvent dans toutes les couches fouillées dans la Grotte.

Seul le silex marron clair semble d'une autre origine ; son gisement probable a été identifié à près de 36 km de Ifri El Baroud, le long de la falaise et dans le lit de l'Oued Moulouya. Il se présente en grands galets d'une remarquable qualité (anomalies rares, à l'inverse des silex de Aïn Zohra)... ce qui méritait sans doute cette longue marche à pied. Un «stock» de ces galets - sans doute réservés à des

outils spéciaux - a d'ailleurs été trouvé sous l'escargotière : une prudence de bon gestionnaire des ressources ? Quelques objets en silex rouge, rares, auraient été confectionnés à partir de matériaux issus d'un gisement identifié à l'aval de l'Oued Kert.

Des expressions artistiques et/ou symboliques

Un sondage réalisé en 1996 a encore livré de nombreux objets lithiques et fauniques, mais aussi les preuves d'une industrie osseuse très active : une turitelle (ou agate fossile) et des coquilles perforées, des poinçons, un os d'antilope poli et gravé (photo page précédente), et des aiguilles.



L'approche du site alterne aujourd'hui terres fertiles et massifs calcaires impressionnants - Photo : Y. Fizazi

8 millénaires et une seule sépulture

Compte tenu de la relative homogénéité des couches, de l'évolution progressive vers des outils de petites tailles et des modes de production comme de la nature de ces outils, on peut estimer que toutes les périodes de l'Ibéromaurisien sont couvertes par l'occupation de la Grotte avec une assez grande continuité.

La présence d'une unique sépulture (une femme enterrée dans une fosse bien aménagée en position repliée comme dans la Grotte de Ifri n'Ammar) et de quelques

rare restes humains montre que le mode d'habitat n'était pas identique à celui constaté à Tafoughalt par exemple, avec sa nécropole de plus de 200 corps.

Les datations diverses laissent à penser que l'occupation avait débuté plus de 18 000 ans avant notre ère pour s'achever il y a moins de 8 millénaires, soit pratiquement avec la diffusion de l'ère Néolithique au Nord-Maghreb.

Fouilles archéologiques

Les fouilles ont été entamées en 1995 dans le cadre d'une coopération entre le Maroc (chercheurs de l'INSAP) et l'Allemagne.



Un accès en pente douce vers la plaine - Photo : Y. Fizazi

LA GROTTTE DE ZAÏO OU L'ABRI DE SIDI AHMED LHABIB

Première trouvaille régionale à son époque, révélée par la curiosité d'un militaire de passage, la Grotte de Zaïo ne fut pas sans générer d'autres fouilles et surtout d'autres intérêts plus savants, plus systématiques, et surtout plus scientifiques. «L'Homme de Berkane», de par les modalités élaborées de son inhumation, atteste de la pensée symbolique de son époque et d'une vision de l'au-delà dont on ignorait jusque là qu'elle était installée dans l'Oriental Marocain.

La vallée de la Moulouya aux environs de Sidi Ahmed Lhabib avec les Monts de Kbdana en arrière plan

ACCÈS

- > Quitter Berkane vers l'Ouest par la route d'Aklime, jusqu'au Marabout Sidi Ahmed Lhabib. La grotte de Zaïo est l'un des abris sous roche d'un mont dans cette région de Zaïo.



Photo : E. Talbi

« L'Homme de Berkane », découvert par un militaire !

Roger Lafanechère, officier français en poste dans l'Oriental Marocain, a fouillé cet abri niché dans un mamelon qui fait face au marabout Sidi Ahmed Lhabib, en 1949. Il y a découvert le premier fossile humain exhumé dans cette région, rapidement baptisé « l'Homme de Berkane ».

Cette découverte, annoncée dès 1949 dans une séance scientifique de la fameuse Société Préhistorique Française, n'a été publiée qu'en 1956, après que les ossements humains eurent été étudiés par un célèbre paléanthropologue, le Professeur Vallois, grand spécialiste de l'étude des squelettes humains.

La grotte se présente sous la forme d'un couloir de 2 m, où les fouilles archéologiques ont révélé la pré-

sence de trois couches sur une épaisseur totale de 1,60 m.

Un mode d'inhumation qui en dit long sur la nature des rites

Le lieutenant Lafanechère a découvert « l'Homme de Berkane » dans la troisième couche : le squelette était en position fœtale, enseveli avec des dents d'antilope bubale, alcélaphiné, animal disparu de la région depuis plusieurs milliers d'années, ce qui correspond à des sortes d'offrandes ou, très probablement, à des objets personnels. Aucun autre objet archéologique n'a été trouvé dans cette couche.

L'abri, lieu de cette trouvaille, se trouve à proximité de plusieurs sites archéologiques dont la plupart datent de l'Atérien, ce qui a laissé penser dans un premier temps que le squelette devait lui





Entre les Monts de Kebdana et le Massif des Beni Snassen, Zaïo offre un espace ouvert, une voie naturelle de circulation ; le marabout Sidi Ahmed Lhabib est à droite (entouré par de grands arbres) - Photo : E. Talbi

aussi dater de cette période. En revanche, l'archéologie n'a pas beaucoup appuyé cette hypothèse, car la position du squelette suggère un âge plus récent.

En effet, la position fœtale renvoie plutôt à la période de la fin du Paléolithique - comme cela a été attesté, dans le Rif occidental, par la découverte d'une sépulture dans la région de Chefchaouen - ou plus encore au Néolithique.

Quel que soit l'âge de ce squelette, il s'agit bien d'une sépulture, c'est-à-dire d'un acte délibéré d'enterrer un mort avec des offrandes et/ou des objets personnels. La tradition des inhumations humaines, réalisées pour la première fois il y a environ 100 000 ans au Proche Orient, trouve sa continuité ici, dans l'Oriental marocain.

Enterrer les morts avec des parties anatomiques d'animaux sauvages - ici des dents d'antilope bubale - signifie que la relation qui a pu exister entre les humains et cet alcélapiné dépasse largement celle qui pourrait lier un chasseur au gibier, car il y a là un

geste «symbolique» très fort. La position fœtale renvoie elle aussi à une symbolique, car c'est celle du fœtus dans le ventre de sa mère, une sorte de retour à l'état initial, un rite qui indiquerait que, dans l'esprit des Hommes de ce temps, la mort n'est que le début d'une nouvelle vie !

Un lieu occupé depuis les phases anciennes de l'âge de la pierre

Le site de Zaïo - particulièrement la localité de Sidi Ahmed Lhabib - est très riche en sites préhistoriques de surface. D'après les objets archéologiques, leur âge peut remonter au Paléolithique moyen, daté d'au moins 100 000 ans avant notre ère dans la région.

Une nouvelle fois, nous constatons dans l'Oriental marocain le maintien de la présence humaine dans un espace donné pendant plusieurs générations, sans aucune rupture, depuis des milliers d'années.

OULAD MANSOUR ET AIN MELLAH

GRAND ATELIER À CIEL OUVERT SUR LES RIVES DE LA MOULOUYA

Des premiers Sapiens au Néolithique, il semble bien que toutes les civilisations de la pré-histoire s'y soient succédées. L'abondance des galets n'y est pas étrangère ; celle de l'eau non plus. Ce vaste espace autour et au Sud de Saïdia semble riche en sites archéologiques, pour l'essentiel encore à découvrir précisément, à fouiller et inventorier. Les indices sont nombreux, repérés dès les années 1960.

Le Jbel Mcharet (138 m) limite les reliefs d'Oulad Mansour vers le Nord pour laisser place à la plaine de Saïdia

ACCÈS

- > Au Sud-Ouest de Saïdia, sur les flancs d'un vallon. Il s'agit au moins de deux sites que nous regroupons ici.



Photo : E. Talbi

La Moulouya, une grande richesse révélée

La prospection menée au long des rives de la Moulouya a confirmé la richesse archéologique de sites comme celui de Tiffert ou encore de la rive droite en particulier (les terrasses y sont plus étendues), notamment ses terrasses hautes.

Les sites de surface sont typiques de la culture Atérienne ; il s'agit d'ateliers de débitage où dominent les restes et éclats de nucléus débités. Les outils retrouvés sont caractéristiques de la période : racloirs, pointes bifaces, etc.

Les matériaux, silex et quartzites, ont été prélevés parmi les galets du fleuve. Les gisements sont nombreux, riches et abondants, pratiquement jusqu'à Zaïo.

Au Sud de Saïdia, les Oulad Mansour

Les prospections sur ce vaste espace, jusqu'à la plaine littorale incluse, ont révélé de nombreux sites Atériens et Ibéromaurusiens. Des stations Acheuléennes signalées plus anciennement sont également observées. La plaine littorale s'avère prometteuse en sites aujourd'hui inclus dans les dunes ou recouverts par elles.

Des poteries, des coquilles accumulées et des ossements animaux ont été trouvés, concentrés en plusieurs lieux tout au long du littoral. Un fragment de hache polie a été retrouvé non loin, à l'Ouest de cette zone et la présence de sites d'âge Néolithique paraît probable.

Avant Oulad Mansour

D'après Henri Maximilien Poisson de La Martinière, Oulad Mansour est la première tribu installée dans la région de Saïdia, jadis appelée Ajroud. En réalité, l'histoire de Saïdia est beaucoup plus ancienne puisque, d'après les trouvailles archéologiques, la présence humaine y est attestée depuis plusieurs milliers d'années.

En fait, la façade méditerranéenne de l'Oriental Marocain a toujours attiré les humains depuis le Paléolithique ancien. Le littoral, proche, était une source alimentaire sûre et durable et l'Oued Aghbal - proche de la frontière entre le Maroc et l'Algérie - était jadis une source d'eau douce pour les Hommes et la faune. L'Oued a aussi charrié de la matière première utile sous forme de galets en quartzite, ramassés par les groupes paléolithiques et transformés en outils.

Une découverte tardive pour *Homo Erectus*!

Les découvertes archéologiques prouvent que la région a été peuplée depuis le Paléolithique ancien. En attestent les bifaces en pierre qui rappellent ceux trouvés dans le Bassin de Ksabi ; mais le mode de fabrication les rapproche plutôt des époques récentes de cette phase du Paléolithique.

Les bifaces ont ici été réalisés sur des roches en quartzite à la différence de ceux de Ksabi qui l'étaient sur du silex, mais le «savoir-faire» est le même.

Les derniers groupes du Paléolithique ancien de Ksabi seraient donc venus peupler cette partie du littoral méditerranéen, même si certaines trouvailles suggèrent que des «incursions» ont eu lieu à des périodes plus reculées, faisant du site l'un des plus anciens de l'Oriental Marocain.

Que ce soit durant la phase ancienne du Paléolithique, il y a environ un million d'années, ou près de sa fin vers 400 000 ans, la Méditerranée était loin de la ligne actuelle du littoral et ce retrait de la mer - appelé aussi régression marine - avait modelé un tout autre paysage pour la région de Saïdia.

toral, avec de faibles précipitations et un couvert végétal peu développé évoquant les savanes actuelles.

Puis arriva l'Atérien

L'Atérien est bien la preuve que les humains sont capables de vivre sous n'importe quel climat !

Les données de l'Oriental ne contredisent pas ce constat. En effet, dans la localité de Aïn Mellah, plusieurs outils fabriqués par les Atériens ont été découverts, dont les plus caractéristiques sont les pièces pédonculées, sorte de pointes de flèche généralement en silex, mais qui peuvent être aussi



L'extrémité orientale de la limite entre les reliefs d'Oulad Mansour et la plaine de Saïdia et le site de Aïn Mellah. Les reliefs en arrière plan se trouvent en Algérie (Rokbet el Assas et Ladjefal) - Photo : E. Talbi

Les premiers arrivants ont ainsi trouvé devant eux de vastes terrains organisés sous forme de dunes de sable à proximité du lit-

fabriquées à partir du quartzite. De tels objets sont très efficaces pour chasser dans des milieux très ouverts et non pas en forêts.

Cette invention a définitivement accordé à l'Homme une suprématie sur l'animal, car il a pu chasser même le gros gibier à distance sans trop de risque.

A côté de ces pièces pédonculées, les Atériens ont également fabriqué d'autres outils trouvés aussi près de Saïdia, appelés (racloirs). Il s'agit de pièces de roche aux bords très coupants, qui ont probablement servi à décharner des carcasses d'animaux ou à aiguiser des branches pour réaliser un pieu, type d'outils en matière périssable qui ne peut résister à la fossilisation.

Ces «inventions» techniques ont permis aux Atériens de se maintenir dans la région, malgré deux phases de grande aridité, il y a respectivement 60 000 et 25 000 ans. Ceci signifie qu'ils ont mis en oeuvre de grandes capacités d'adaptation aux changements climatiques et que leur organisa-

tion sociale était efficace. Dans une communauté de chasseurs-cueilleurs comme les Atériens, il y avait une répartition des tâches entre ceux qui étaient en charge de chasser et d'autres qui partageaient le gibier entre les membres du groupe.

Les données archéologiques issues de cette partie de l'Oriental Marocain et d'ailleurs nous apprennent que le degré d'entente au sein d'un groupe humain peut s'avérer le meilleur moyen de s'adapter à n'importe quel changement climatique ou à un environnement n'offrant que peu de ressources.

Les derniers chasseurs investissent les lieux

Les derniers chasseurs du Paléolithique ont également peuplé la région de Saïdia comme le prouvent



Vue sur les reliefs de Deher-Ej-Jir et le sol fertile d'Oulad Mansour développé sur les terrains marneux du Miocène
Photo : E. Talbi

les outils en pierre qui y ont été trouvés. Il s'agit pour partie d'outils d'une grande finesse appelés lamelles, pièces en silex qui, alignées côte à côte et fixées sur un support long, peuvent constituer une sorte de faucille. Ces derniers chasseurs auraient ainsi exploité les graminées sauvages et, sans le vouloir, les ont génétiquement modifiées, facilitant ainsi leur « domestication » : la céréaliculture a donc ses origines à cette période et non au Néolithique !

À la fin de la grande aridité d'il y a 25 000 ans, le paysage de la région est complètement différent de l'environnement contemporain des Atériens ou encore des groupes du Paléolithique ancien : les précipitations sont devenues plus abondantes et plus régulières, les sols se sont bien développés, favorisant la mise en place d'un couvert végétal dense et riche. La faune, devenue plus nombreuse, s'est aussi diversifiée et l'Oued Aghbal, débordant de son lit actuel, devient par la même occasion une source précieuse d'eau douce.

Bref, les conditions sont favorables à une profonde transformation des modes de vie des derniers chasseurs, tentés par la sédentarité !

D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si les plus anciennes phases du Néolithique ont été identifiées dans l'Oriental à Ifri Oudaden, dans la région de Nador. D'autres outils, plus grossiers, appelés grattoirs, ont été également trouvés dans la région de Saïdia : ils ont été probablement utilisés dans le travail des peaux animales.

Ces outils en pierre ont été fabriqués à partir de petits galets en silex vraisemblablement charriés par l'Oued Aghbal et la Moulouya, car le territoire parcouru par les derniers chasseurs était très vaste comme en témoignent les innombrables découvertes archéologiques de Tanger à Oujda.

Saïdia a été tardivement peuplée par *Homo Erectus*, puis par *Homo Sapiens* qui ne l'a plus quittée depuis plusieurs milliers d'années. Loin d'être un refuge offrant toutes les conditions favorables aux chasseurs-cueilleurs paléolithiques, la région de Saïdia fut l'espace de transformations profondes de ces groupes humains, en préparant leur transition vers la sédentarisation et vers la production des ressources alimentaires, ce qui entraînait l'abandon progressif de la prédation.



La plaine de Saïdia, site de Ain Mellah. L'urbanisation (au fond) grignote cette zone très fertile - Photo : E. Talbi

LES SITES DE HASSI OUENZGA DES CHASSEURS-CUEILLEURS AUX AGRO-PASTORAUX

L'ensemble est constitué de deux sites : l'un de plein air (sur environ 2 000 m²) et l'autre sous la forme d'un abri d'âge Néolithique (daté à partir des vestiges qu'on y a découvert). Le site de plein air comporte en surface et à faible profondeur de nombreux vestiges qui rappellent à l'évidence la période évoluée de l'Ibéromaurusien, autour de 10 000 ans avant notre ère.

L'abri a révélé une notable production de céramiques, longue et très variée, active depuis plus de 5 000 ans avant notre ère.

L'entrée de l'abri de Hassi Ouenzga
Photo : Mikdad, Eiwanger & al. 2000,
Linstädter, 2004, 2008, Nekkal, 2009-2010

ACCÈS

- > Du Centre d'Afsou, prendre la route de Saka. Le site de Hassi Ouenzga se trouve au pied de Jbel Bou Tawid.





Vue générale du site de l'abri de Hassi Ouenzga - Photo : INSAP (Maroc) / KAVA (Allemagne)

Dans le Rif marocain, un abri au contenu rare

Très peu de sites ont dégagé des informations sur la période du Néolithique car très peu ont été identifiés et fouillés. Plusieurs campagnes ont été menées entre 1995 et 2010 ; elles ont porté sur des dépôts intérieurs d'environ 1,50 m d'épaisseur.

A l'étonnement des spécialistes, les céramiques trouvées à Hassi Ouenzga (la «source des gazelles») offrent des affinités et plusieurs ressemblances au plan décoratif avec d'autres gisements de la période Néolithique au Maroc, mais aussi de la péninsule ibérique, de l'Ouest algérien, et même du Sahara. Ceci suppose donc l'existence de relations et d'échanges.



Céramiques du Néolithique ancien de Hassi Ouenzga.
À gauche : décor cardinal.
À droite : décor réticulé

Photo : Mikdad, Eiwanger & al. 2000, Linstädter, 2004, 2008, Nekkai, 2009-2010

Les enseignements des céramiques

Les fouilles ont révélé les restes de 314 récipients sur la base de 619 tessons, la plupart décorés. La production céramique de l'âge du Néolithique ancien (entre 5 000 et 6 500 ans avant notre ère) est largement dominante, situé dans les deux tiers inférieurs du remplissage déblayé. De fait, cette céramique serait plus ancienne de près d'un millénaire que celle introduite au Maroc à partir de l'actuelle Espagne. Elle était jusqu'alors inconnue au Maroc.

La majorité des récipients proviennent de la technique du «colombin» (boudin d'argile roulé avec la paume de la main et monté rang après rang, sur la base d'une plaque d'argile ou d'un boudin roulé sur lui-même), pratique caractéristique des poteries primitives d'avant l'invention du tour. La plupart des cassures sont d'ailleurs survenues à leurs jointures.

Une multitude de formes ont été trouvées.

L'ornementation est également très variée et fait appel à :

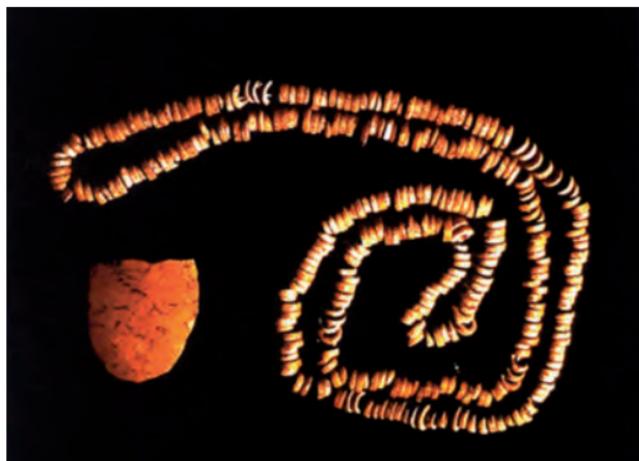
- des outils, en peigne, spatule et poinçons ;
- des éléments naturels, comme les coquilles (dont celles du cardium) ou des fibres végétales.

Cette variété entraîne celle des motifs ornementaux : bandes quadrillées, triangles emboîtés, chevrons, sillons, etc. La plupart des motifs sont limités par des bandes horizontales.

La pierre, l'os, les coquilles...

Les outils de pierre et les éclats de taille sont présents à tous les niveaux du remplissage. Le matériau (silex pour la quasi-totalité) renvoie aux mêmes sources (colline de Aïn Zohra et berges de la Moulouya) que pour l'industrie lithique des Grottes proches de Ifri n'Ammar et Ifri El Baroud.

Quelques outils en os et des coquilles perforées (dont des «rondelles» d'œufs d'autruche) ont également été trouvées.



Collier monté à partir de rondelles en tests d'œufs d'autruche

Photo : Mikdad, Eiwanger & al. 2000, Linstädter, 2004, 2008, Nekkai, 2009-2010

BASSIN DE KSABI

COMMENT L'HUMANITÉ NAISSANTE A INVESTI L'ORIENTAL

Un recul sur les différentes découvertes, notamment leurs datations, suggère ce qu'a pu être la progression de *Homo Erectus* le long des couloirs de pénétration naturelle offrant à la fois de bonnes conditions de vie, avec les ressources nécessaires, et des facilités pour progresser et en rechercher de meilleures encore. L'enjeu est bien de comprendre comment l'Homme a progressivement colonisé les façades atlantique et méditerranéenne du Maghreb. Le Bassin de Ksabi contribue à mieux envisager ce parcours.

Méandre de la Moulouya à la hauteur du bassin



ACCÈS

- > Le Bassin de Ksabi est l'un des nombreux compartiments de la moyenne Moulouya. Il se trouve à l'intersection du Haut Atlas au Sud et des plateaux de la haute Moulouya au Nord. Plusieurs sites acheuléens y ont été identifiés, couvrant presque toutes les périodes du Paléolithique inférieur.

Un couloir emprunté par *Homo Erectus* ?

L'Afrique est bien le berceau de l'Humanité, comme le prouvent les recherches archéologiques et paléanthropologiques. En effet, des fossiles ont été découverts en Afrique orientale, datant d'environ 6 millions d'années et rattachés au Millenium ancestor.

Comme *Homo Erectus*, celui-ci aurait été bipède. Cela conforte la théorie de la «East Side Story» affirmant que l'Homme a profité du soulèvement du Rift Gregory au Kenya pour vivre dans la zone sèche, peu boisée, regorgeant de grands prédateurs : seule la bipédie - surtout l'aptitude à parcourir de longues distances en courant - a pu lui permettre de survivre dans un environnement très hostile.

Cette théorie a été reconsidérée, suite aux récentes découvertes aux frontières Sud de l'Afrique du Nord - plus précisément au Tchad - de fossiles datés d'environ 7 millions d'années. Ils démontrent que la présence de l'Humanité est très ancienne en plusieurs endroits du continent africain.

À la conquête de l'Oriental

Au Maroc, les plus anciennes traces de *Homo Erectus* ont été d'abord identifiées dans les sites mondialement connus de Casablanca, puis plus récemment par les données venues de l'Oriental Marocain. Elles semblent confirmer que sa présence est toute

aussi ancienne dans cette partie du Maroc. Reste alors à déterminer les couloirs empruntés par *Homo Erectus* pour atteindre les Hauts Plateaux et la basse vallée de la Moulouya.

Homo Erectus a quitté son berceau d'Afrique orientale pour conquérir d'autres contrées sur le continent et ailleurs, mais il semble que le Maroc fut probablement peuplé à partir de la zone tchadienne, distante seulement d'environ 3 000 km, soit beaucoup moins que la vallée du Rift, qui est à plus de 6 000 km. Les anciennes rivières, aujourd'hui fossiles et visibles seulement sur les images des satellites, étaient des couloirs «humides» avec des eaux abondantes et une faune plus ou moins facile à capturer. En les suivant, *Homo Erectus* a peut-être pu atteindre au même moment la façade atlantique marocaine et l'Oriental.



Un bras asséché du fleuve - Photo : David Lefèvre



Vue rapprochée de l'un des espaces du Bassin de Ksabi - Photo : David Lefèvre

Bassin de Ksabi : une présence humaine de 400 000 ans !

Le Bassin de Ksabi constitue un couloir intra-montagneux traversé par la Moulouya, qui se jette dans la Méditerranée. Il a pu faciliter l'intrusion de *Homo Erectus* dans l'Orient. Ceci expliquerait la présence de plusieurs sites des phases anciennes du Paléolithique dans différentes localités du bassin : Selloum, Tamdafelt, Megdoul...

Le Bassin de Ksabi est le seul territoire, à la frontière du Maroc Oriental, qui a enregistré toutes les phases du Paléolithique ancien, car les sites découverts contiennent les traces des phases anciennes de la culture dite «acheuléenne».

Fait plus surprenant, le bassin ne fut pas seulement une zone de passage, mais aussi le site d'un «habitat» plus ou moins permanent durant plus de 400 000 ans, allant d'une partie de la période dite du Pléistocène (plus de 700 000 ans) jusqu'à l'arrivée de l'Homme moderne vers 300 000 ans.

Les aléas du climat et leurs conséquences

Les changements climatiques

expliquent cette situation, avec la succession de périodes favorables et d'autres beaucoup plus arides, lesquelles réduisaient à l'extrême l'espace vital de *Homo Erectus*.

En effet, le Quaternaire a connu des climats oscillant entre humide et aride, alternances qui ont fortement affecté les groupes humains. Dans le Bassin de Ksabi, les périodes humides ont permis la hausse du débit de la Moulouya, qui a charrié de grands nodules de silex et des galets de quartzite, matières premières nécessaires à la fabrication des bifaces, dont la silhouette était parfois parfaitement symétrique.

Ces conditions favorisaient l'alimentation des nappes phréatiques et les points d'eau ne manquaient donc plus, dans tout le Bassin, même lorsque les groupes humains s'éloignaient de la Moulouya. À ces périodes favorables ont succédé d'autres, plus difficiles, pendant lesquelles les précipitations devenaient irrégulières, voire rares, le couvert végétal s'appauvrissant et l'aridité devenant le quotidien des groupes humains.

Pourtant, *Homo Erectus* devait redouter non pas tant les fortes températures du jour, mais plutôt et bien davantage leur forte chute durant les nuits, avec des froids glaciaux. Ces forts contrastes de température ont marqué les forma-

tions rocheuses, avec des craquelures causées par les alternances rapprochées de gel et dégel.

Homo Erectus, l'Homme de tous les climats

Les archéologues trouveront probablement dans l'étude du Bassin de Ksabi l'explication de la «survie» de *Homo Erectus* dans un environnement de glace une fois arrivé en Europe !

Les périodes arides et froides dans le Bassin ont donc vraisemblablement aidé les groupes humains à apprendre comment s'adapter à des écarts de température dignes des grandes périodes glaciaires européennes. Ils ont pu rester dans cet espace, à première vue peu hospitalier, grâce aux nappes phréatiques alimentées pendant plusieurs milliers d'années, qui le transformaient en «oasis» dans un environnement désertique.

Des incursions à petits pas dans l'Oriental !

Le Bassin de Ksabi enregistre toutes les phases du Paléolithique ancien, alors que, dans le reste de l'Oriental, seule une phase (ou deux) est présente dans certaines localités comme Aïn Mellah, Aïn-Bni-Mathar / Gafaït, Oulad Mansour ou encore Ammorene près de Nador. Le Bassin a donc pu fonctionner comme un couloir pour les premiers arrivants *Homo Erectus*, ce qui expliquerait leur présence dans ces localités à des dates très anciennes, avoisinant ou dépassant

un million d'années. Cette mobilité se serait ensuite restreinte au seul bassin de Ksabi, avant de nouveaux déplacements au Nord, dans la basse vallée de la Moulouya, et vers les Hauts Plateaux, mais sans désertier le Bassin.

Une histoire de techniques !

La stabilité de la présence humaine dans le Bassin, a donné naissance à des «inventions techniques» que l'on peut observer dans les méthodes de fabrication des bifaces, dont la silhouette devient de plus en plus fine au fil du temps et presque exclusivement sur silex, matière abondante dans le Bassin et facile à tailler.

C'est aussi dans ce territoire que les bifaces montrent les prémices d'une nouvelle manière de fabriquer les outils qui va bouleverser l'histoire «technique» paléolithique, appelée par les archéologues «la méthode Levallois». Celle-ci consiste à prédéterminer la forme de l'outil avant de le détacher à partir d'un nucleus (nodule de silex ou galet de quartzite). Cette méthode, apparue hors de l'Oriental, a été peu à peu découverte en de multiples lieux de l'ancien monde, par invention locale ou suite à des contacts entre des groupes humains différents. Dans l'Oriental, il semble donc que seul le Bassin de Ksabi puisse fournir des éléments de connaissance sur la très longue histoire du Paléolithique ancien et surtout la période dite acheuléenne.

LES MONTS D'OUJDA



Jorf El Ouazene dans les environs de Rhafas - Photo : E. Talbi

Les Monts d'Oujda sont une chaîne de moyennes montagnes où les reliefs sont le fruit d'une structuration tectonique particulière, dite en horsts et grabens. On appelle d'ailleurs ce territoire : le "Pays des Horsts".

Les Monts d'Oujda constituent une sorte de transition entre la chaîne du Moyen Atlas, représentée par les Beni Snassen, et l'immense domaine des Hauts Plateaux qui les borde au Sud.

La palette stratigraphique, allant du Primaire à l'actuel, expose différents types de roches. Les argiles rouges et basaltes doléritiques du Trias sont discordants sur le socle cristallin du Primaire. Puis, au dessus des roches du Trias, se sont déposées des roches carbonatées (dolomies et calcaires dolomitiques) d'âge Jurassique, donnant les falaises et des reliefs tabulaires assez typiques, qui marquent le paysage.

Cette disposition est très comparable à celle du Massif des Beni Snassen, avec de nombreuses sources d'eau douce à la base des falaises calcaires, ce qui a favorisé l'installation de l'Homme préhistorique.

LA GROTT DE RHAFAS

UN AUTRE SANCTUAIRE PALÉOLITHIQUE

Les premières fouilles archéologiques de la Grotte du Rhafas datent des années 1980. Elles ont cessé en 1998 pour reprendre en 2007 dans le cadre d'une coopération entre l'INSAP et l'Université Mohammed 1^{er}, côté marocain, et l'Institut Max Planck, côté allemand, portant sur une vaste problématique et divers sites répartis dans le Royaume. Les découvertes faites ici confirment celles réalisées dans le Massif des Beni Snassen (notamment la Grotte des Pigeons) en ce qui concerne le Paléolithique moyen, en particulier le Moustérien et l'Atérien.

Une entrée monumentale en arche, aujourd'hui bien dégagée par le déboisement et l'érosion



ACCÈS

- > A partir d'Oujda, prendre la route de Touissit. La grotte se trouve le long de la route dans une falaise du flanc Sud-Est de Jbel Rhafas.

Un site propice

Les reliefs tabulaires des Monts d'Oujda et les larges failles qui les séparent sont propices au dégagement de falaises que l'érosion a continué de sculpter. Là aussi, le réseau karstique a creusé la dolomie pour favoriser le passage des eaux souterraines et la Grotte du Rhafas en résulte comme bien d'autres. Elle apparaît aujourd'hui comme une vaste salle taillée en ogive terminée par un goulot d'étranglement.

Proche du Jbel Aurir, elle surplombe la petite plaine drainée par l'Oued Tairret (900 m d'altitude).

Des fouilles inachevées

Si les découvertes de l'âge Néolithique sont restées limitées (des restes humains appartenant sans doute à un seul homme et des objets lithiques en lamelles), les périodes du Paléolithique moyen ont permis de dégager des outils plus diversifiés : notamment différents types de racloirs, des grattoirs, des pointes foliacées bifaces, des objets laminaires et des pièces pédonculées.

Les nomades du Rhafas

Les premières présences dans le site sont datées de plus de 130 000 ans avant notre ère. Il se pourrait que la Grotte ait abrité les dernières générations d'*Homo Erectus* avant les premiers *Homo Sapiens*, mais à une période qui nous reste inconnue.



Pièces pédonculées atériennes découvertes dans la grotte du Rhafas - Photos : A. Bouzouggar

Ce sont surtout les civilisations Moustérienne, puis Atérienne, du Paléolithique moyen, qui ont laissé des traces. Le matériel archéologique trouvé est très abondant.

Il donne une idée des comportements nomades des Hommes qui ont utilisé (plus qu'habité) cet abri naturel lors de la préhistoire.

Deux constats ont permis de comprendre quelques données essentielles des modes de vie liés à cette Grotte au Paléolithique :

- des sols d'habitat jonchés d'outils et de déchets de taille des outils et de cuisine ;
- des traces du feu correspondant à d'anciens foyers qui sont restées visibles dans le sédiment.

La cavité a été abandonnée au cours d'autres périodes (peut-être les plus arides ?) puisque les trouvailles archéologiques se limitent pour l'essentiel à des restes osseux de la microfaune, comme les gerbilles qui sont caractéristiques des zones arides.

Une Grotte pour passer, non pour vivre

Ce constat induit une conclusion qui rejoint le contenu archéologique : certes, on a cuisiné, découpé des viandes et taillé la roche dans la Grotte, mais elle a surtout abrité des groupes humains d'effectif réduit et essentiellement pour des périodes courtes. Ces Hommes étaient donc forcément des nomades ; mais pour quel nomadisme ?

L'analyse des restes trouvés dans la Grotte montre qu'une bonne part des pierres taillées provenait de l'environnement immédiat, ou presque : dans un rayon de moins de 10 km.

Les roches possédant un grain grossier comme le quartzite et certains schistes étaient disponibles dans les

environs immédiats de la grotte. Par contre, la calcédoine - roche bien adaptée à la fabrication de racloirs et couteaux - provient assurément de la partie méridionale de l'Oued El Hay, à 60 km au Sud-Ouest (soit 3 à 4 jours de marche). La phtanite est également présente et utilisée.



Pointe pédonculée de phtanite trouvée dans les environs de la Grotte de Rhafas - Photo : E. Talbi

Croisés avec les constats faits en d'autres lieux et abris naturels occupés aux mêmes époques, ces considérations sont valables pour un vaste espace autour de Aïn-Bni-Mathar, alors que l'inverse est constaté sur des sites de l'espace méditerranéen. Les sites du Paléolithique moyen révèlent parfois de petits stocks de roches d'origine lointaine.

Un nomadisme intelligent

En fait, la seule conclusion acceptable et logique est que les chasseurs-cueilleurs nomades



Les fouilles de la Grotte du Rhafas sont toujours en cours - Photo : E. Talbi

parcouraient ce vaste espace, circulant de la bande Nord des Hauts-Plateaux aux Monts d'Oujda et jusqu'aux plaines méditerranéennes arborées ; tantôt dans les steppes à alfa et armoise, tantôt dans les forêts de thuyas et de pins d'Alep.

Ces circulations indiquent que les expériences du terrain étaient mémorisées et transmises, de génération en génération : on savait où trouver les ressources nécessaires à la vie. A travers les évolutions climatiques - et donc celles des environnements - ces nomades jouaient de la qualité des roches, de la nature des outils (plus ou moins de racloirs par exemple) et même de leur taille. La fin du Paléolithique moyen - vers 80 000 ans avant notre ère - est bien enregistrée dans la Grotte. Les Atériens sont devenus plus sélectifs pour la matière première - principalement le silex - et ont également fabriqué et utilisé des objets de parure sous forme de coquilles marines perforées.

Ces objets sont d'une grande importance, car la Grotte se trouve à

environ 60 km du littoral et il est donc possible que ces coquilles aient été ramenées ou bien soient issues d'un système d'échange entre les groupes atériens du littoral et ceux de l'intérieur. Il y eut donc beaucoup d'intelligence dans cette civilisation pourtant si reculée.

Un abri de chasse ?

Des séjours courts pour de petits groupes : si ces conclusions sont justes, la Grotte du Rhafas peut avoir été utilisée comme un simple abri de chasse. Tout confirme que, sur la longue période du Paléolithique moyen, les comportements n'ont pas vraiment varié, ou alors très progressivement selon les évolutions de l'environnement et du climat.

Ainsi, l'essentiel des restes animaux, sur une longue période - la plus ancienne - est constitué de chevaux, zébrins, gazelles, oryx, rhinocéros blanc, des morceaux de carapaces de tortues ou d'œufs d'autruche.

Ce type d'alimentation se poursuit vers la période la plus récente



Depuis la Grotte, une vue dégagée sur la vaste plaine - Photo : E. Talbi

d'occupation, mais s'y ajoutent notamment le phacochère, le cerf, le mouflon à manchettes.

De quoi restaurer et récompenser le chasseur !

Les Ibéromaurusiens aussi

De nouvelles recherches archéologiques ont été entamées dans la Grotte par une équipe réunissant des chercheurs de l'INSAP, de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda (laboratoire Géopatrimoine, Géo-environnement & Prospection Minière et Hydrique) et de l'Institut Max Planck en Allemagne.

Elles ont révélé pour la première fois dans le site les traces de la présence des Ibéromaurusiens (Paléolithique supérieur), dont l'âge est d'environ 20 000 ans.

Ceci suggère que la Grotte du Rhafas serait au nombre des plus anciens sites de cette civilisation dans toute l'Afrique du Nord.

Bien entendu, les Ibéromaurusiens ont essentiellement chassé et consommé le mouflon à manchettes et se sont maintenus dans la Grotte jusqu'à il y a environ 16 000 ans avant notre ère.

Nous savons aussi que cette période chronologique - il y a entre 20 000 et 16 000 ans - correspond à une phase particulièrement aride.

Il semble donc raisonnable d'en conclure que les Ibéromaurusiens surent trouver les moyens et les ressources nécessaires - et surtout l'organisation sociale (répartition des tâches) pour surmonter ces conditions climatiques assez défavorables.

LE SITE ET L'ABRI DE RHIRANE

L'INDUSTRIE LITHIQUE DU NÉOLITHIQUE

Le site a été répertorié dès 1956, en bordure des Hauts Plateaux (au Sud) et des Monts d'Oujda (au Nord) dont il fait partie. Cet abri est le plus ancien à avoir été étudié dans cette zone et l'un des rares à éclairer un peu l'âge Néolithique local à l'instar de l'abri de Hassi Ouenzga dans le Rif. Le passage des chasseurs-cueilleurs vers les sociétés agro-pastorales n'est pas ici marqué par la poterie, mais plutôt par l'évolution de l'industrie lithique, dont les restes sont abondants parmi de nombreux vestiges retrouvés.

ACCÈS

> Au départ d'Oujda, prendre la direction de Jerada. L'abri de Rhirane se trouve dans une falaise qui fait face au Jbel Mahsseur.

L'environnement de l'abri de Rhirane



Photo : E. Talbi



Photo : E. Talbi

Situation favorable et orientation propice

Les Monts Yala constituent le flanc Sud des Monts d'Oujda. Dans ces moyennes montagnes de calcaires et dolomies, profondément faillées, la Grotte s'ouvre sur une façade orientée au Sud-Sud Ouest. L'abri est donc fortement ensoleillé toute l'année et protégé des vents d'Ouest dominants.

Dans un rayon de 300 m, plusieurs points d'eau sont des résurgences pérennes de l'Oued Sedra. Le couvert végétal, dégradé aujourd'hui, où domine désormais le thuya, devait être sensiblement différent et bien plus dense durant la période d'occupation de l'abri.

Une industrie particulière

Le remplissage intérieur a été étudié par sondage sur une profondeur de 1,80 m. Les couches supérieures ont livré les vestiges d'une industrie lithique d'âge Néolithique et peu de poterie. Les couches inférieures contenaient pour l'essentiel des restes fauniques. Si les traces d'industrie lithique sont abondantes, l'indus-

trie osseuse semble absente et une seule coquille perforée a été trouvée, unique élément de parure constaté.

Les matériaux de base sont divers et proviennent de sites identifiés dans un rayon de 30 km autour de l'abri (soit moins de 2 jours de marche). Constituée essentiellement de lamelles, la production est dans la continuité des réalisations Ibéromaurusiennes.

Les pasteurs du Néolithique

L'abri semble avoir été utilisé, pour partie au moins, comme bergerie, en particulier entre 4 600 ans et 9 000 ans avant notre ère. Les pasteurs de caprins du Néolithique chassaient aussi et se nourrissaient de sangliers et autres gibiers (gazelles, bubales, chevaux, ânes...). Ils collectaient également les œufs d'autruche.

Les fouilles ont montré que ces hommes connaissaient la poterie, qu'ils ornaient de motifs (impressionnés, ciselés, ou estampés).

Le même type de mode de vie et de production se retrouve dans plusieurs abris de semblable nature dans le massif des Aurès.

JBEL MAHSSEUR

UNE FORTERESSE NATURELLE

Comme un château fort médiéval, le Jbel Mahsseur surgit d'un environnement sage, verdoyant, qu'il domine avec force.

La masse calcaire, impressionnante, s'appuie sur des dépôts sédimentaires, des roches basaltiques et des argiles. L'eau infiltrée s'oriente donc naturellement à l'horizontal, produisant grottes et sources. De fait, l'eau n'a jamais manqué.

Les matériaux disponibles à proximité ont fourni la matière première d'une productive industrie lithique, sans doute dès le Paléolithique.

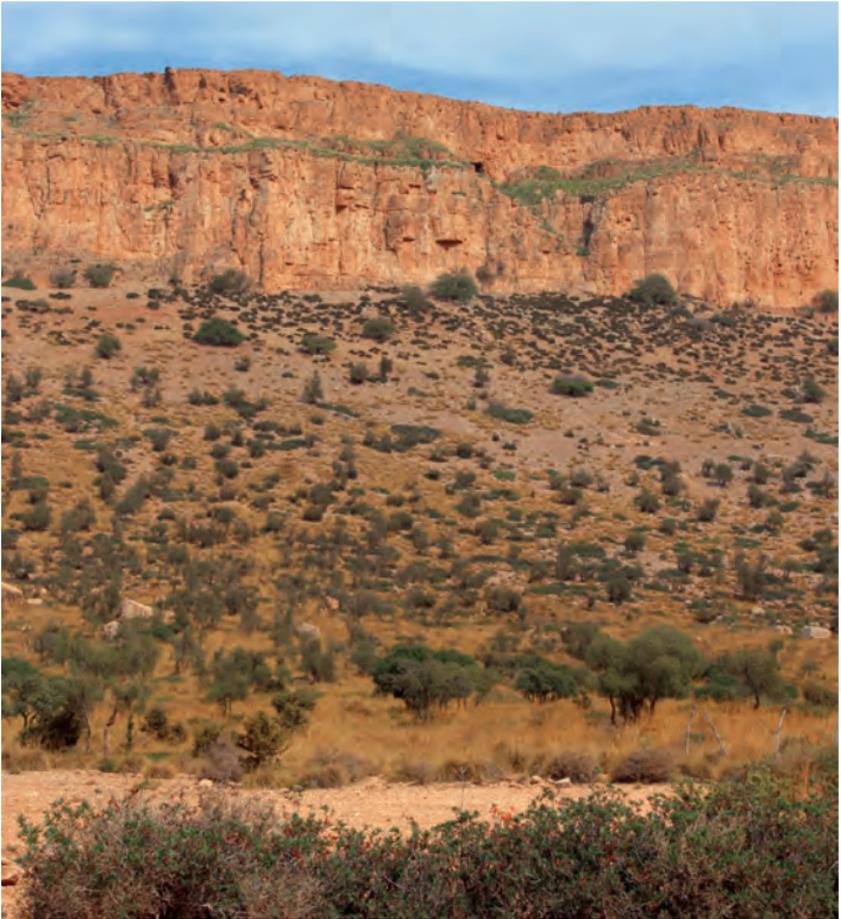
Jbel Mahsseur
dans son environnement



Photo : E. Talbi

ACCÈS

- > Situé au Sud d'Oujda, Jbel Mahsseur (ou Mahçar) culmine à 1 351 m, dominant la topographie qui l'entoure au sein des Monts d'Oujda.



La Grotte de Jbel Mahsseur, ouverte au beau milieu du flanc de la falaise - Photo : E. Talbi

Au plan géologique, la montagne est constituée à la base d'un socle cristallin, surmonté d'une couverture sédimentaire qui commence par des basaltes et argiles rouges du Trias, puis des calcaires et dolomies du Lias qui forment une grande falaise chapeautant ce relief.

Cette disposition, déjà évoquée dans les textes introductifs, est à l'origine de plusieurs sources d'eau à la base de la falaise sur le côté Nord. L'eau, certainement plus abondante par le passé, à fa-

vorisé le développement de grands pistachiers de l'Atlas sur le flanc Nord de la montagne.

Des sources d'eau à la base de la falaise sur le côté Nord de Jbel Mahsseur

La forteresse naturelle que constitue la falaise de Jbel Mahsseur et la disponibilité de l'eau ont attiré les pouvoirs qui ont dominé la région : ils ont utilisé ce lieu comme

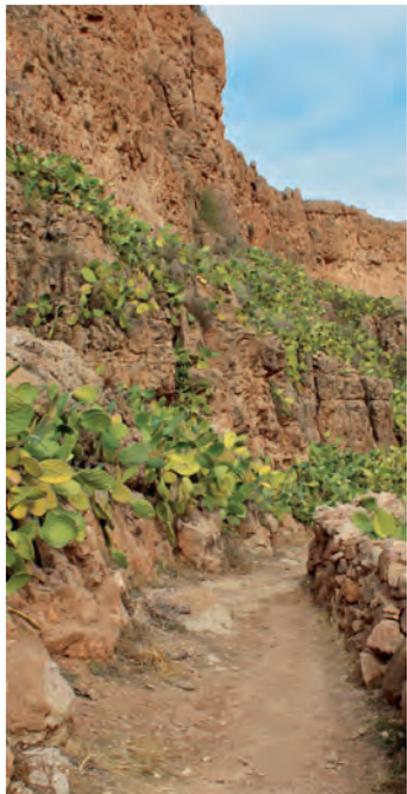


Vestiges des constructions anciennes qui s'apparentent aux murailles de Moulay Ismail - Photo : E. Talbi

place forte militaire. Les vestiges qui y persistent encore aujourd'hui dateraient du début de la dynastie alaouite, qui a étendu son règne sur cette zone vers le milieu du 17^{ème} siècle.

Les innombrables traces de l'industrie lithique trouvées dans la zone de Jbel Mahsseur témoignent de la présence ancienne de l'Homme préhistorique, qui a certainement occupé la grotte, d'autant qu'elle fut toujours aisément repérable au milieu de la falaise de son côté Sud. Cette conviction est d'autant plus logique que la grotte est située à mi-chemin entre les grottes archéologiques de Ghafas et de Guenfouda et par ailleurs proche de l'abri Rhirane : elle trouvait donc sa place tout aussi bien dans un réseau d'établissements humains que sur des parcours de chasseurs-cueilleurs.

Elle est l'une des rares grottes encore habitées de nos jours !



Chemin d'accès piéton vers la Grotte de Jbel Mahsseur et les vestiges de son histoire

LA GROTT DE GUENFOUDA

TÉMOIN DE LA FAUNE DISPARUE

Proche de la capitale régionale, au cœur des Monts d'Oujda, la Grotte de Guenfouda est fouillée depuis 2004 par des chercheurs de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda associés à plusieurs institutions marocaines et étrangères. Elle s'avère assez riche en vestiges fauniques et certaines espèces ont été trouvées ici à l'état fossile pour la première fois au Maroc. Une industrie lithique et des tessons de céramique ont aussi été découverts.

Une ouverture vaste à flanc de paroi dans un espace qui fut certainement autrefois bien plus couvert de végétation



ACCÈS

- > Dans les Monts d'Oujda, à quelques kilomètres à l'Est du village de Guenfouda, le site est accessible d'Oujda par la route de Jerada.

La Grotte et son histoire

La grotte est creusée dans des carbonates d'âge Jurassique du Jbel Metsila.

La Grotte se présente comme une assez longue galerie (une dizaine de mètres) séparée vers le fond en deux cavités de part et d'autre d'une colonne (stalagmite). De l'extérieur, la voûte débouche en arche (environ 5 m au pied et plus de 4 m de haut à partir du sol formé par le remplissage) : cette ouverture permet l'éclairage et la ventilation, mais le fond reste très humide et les concrétions calcaires au sol en résultent.

Le site a été repéré pour son importance archéologique en 2003 par Alain Billy, Directeur de l'Institut Français d'Oujda. La première campagne de fouilles archéologiques y a été organisée en 2004 dans le cadre d'une collaboration entre l'Institut Français d'Oujda, l'INSAP et l'Association Nature et Patrimoine.

Un site très favorable

Les Monts d'Oujda (ou chaîne des Horsts) constituent une chaîne montagneuse disloquée par une série de failles. La Grotte de Guenfouda (ou couramment Ghar Zebouj) orne l'une des falaises nées de ces failles ; son entrée, tournée à l'Est, en épouse donc l'orientation.

La position est stratégique pour l'observation : entre Jbel Metsila (1 209 m) et Jbel Boussoufane (1 045 m), la vallée s'étend sur plusieurs kilomètres vers l'Est,

sur près de 2,5 km de large ; un observatoire pour la sécurité et la chasse. L'entrée, en position haute, offre un aplomb bien utile à qui s'y place en sentinelle.

L'accès est aisé et la Grotte bien aérée. Plusieurs oueds (dont l'Oued Isly) sont proches. Ces caractéristiques bénéfiques expliquent sans doute la longue occupation du lieu, qu'attestent la profondeur de son remplissage comme les découvertes faites.

Comme dans beaucoup d'autres grottes de la région, le sol est d'abord apparu cendré (sur plusieurs dizaines de centimètres d'épaisseur), truffé de coquilles de gastéropodes terrestres, de débris de charbon de bois, et parsemé de pierres brûlées.

Des fouilles prometteuses

Jusqu'à maintenant, le site a livré principalement des traces de la présence humaine au Néolithique sous la forme de restes fauniques correspondant à des animaux domestiqués, comme le mouton et la chèvre, et à d'autres, sauvages, comme le mouflon, le sanglier ou encore les chevaux.

La Grotte de Guenfouda est peut-être loin d'avoir livré tous ses trésors ensevelis. Les fouilles entreprises ne sont encore que partielles et n'ont pas atteint le calcaire dolomitique du socle : les campagnes se poursuivent chaque année.

Les fouilles archéologiques en cours pourraient révéler la présence en place de témoins archéologiques plus anciens.

LES HAUTS PLATEAUX ET LE SUD





Paysage de Gafaït

Au Sud des Monts d'Oujda, qui appartiennent au Moyen Atlas oriental, s'ouvrent les territoires des Hauts Plateaux, puis du Haut Atlas oriental au Sud, incluant les oasis sahariennes de Figuig et Ich notamment. Le monde du désert vient ainsi à la rencontre des Hauts Plateaux, dont l'altitude dépasse 1000 m. Avec lui, il partage la luminosité forte et une certaine aridité qui devient prégnante au fil de la progression vers le Sud.

Les travaux des archéologues croisés avec ceux d'autres disciplines inclinent à penser que ces vastes contrées connurent des périodes bien plus arrosées et donc plus favorables aux établissements humains, notamment aux groupes de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique. Les restes animaux le confirment, comme les produits et artefacts de l'industrie lithique.

Nous savons qu'ils subirent de graves crises climatiques qui entraînèrent des migrations contraintes et la conquête de nouveaux espaces.

L'exploitation des découvertes déjà effectuées et l'analyse que les experts en livrent donnent ici à connaître un peu de ce passé lointain : un retour sur près d'un million d'années, non dénué de turbulences mais attestant pourtant d'une occupation assez permanente et étonnamment longue.

LES SITES DE MARJA ET DE AIN-BNI-MATHAR

QUELQUES-UNS DES PLUS ANCIENS OUTILS DE L'HUMANITÉ

C'est sans doute comme souvent la proximité de l'eau - sources et oueds - qui explique la présence humaine très ancienne. L'industrie lithique constatée renvoie à plus d'un million d'année, aux premiers outils de pierre taillée. Elle se poursuit et se perfectionne durant tout le Paléolithique, puis connaîtra l'installation du Néolithique avec l'apparition relevée dans les couches plus récentes de tessons de poterie.

Ce site atteste une implantation humaine très longue et ininterrompue dans l'Oriental Marocain.

L'eau (ici l'Oued El Hay) reste la clé pour comprendre l'installation durable, ancienne et permanente, des Hommes de la préhistoire

ACCÈS

- > D'Oujda, prendre la route de Jerada. Sur la rive droite de l'Oued El Hay, se trouve le site de Marja, au Nord du centre de Ain-Bni-Mathar.



Photo : E. Talbi

L'industrie lithique des tous premiers âges

La découverte d'une occupation humaine très ancienne de la région de Aïn-Bni-Mathar date d'il y a près d'un siècle, comme le signale Paul Pallary dans ses découvertes préhistoriques du Maroc oriental faites entre 1923 et 1926.

De nombreux artefacts et outils paléolithiques ont été trouvés à différents endroits autour de cette zone riche en sources d'eau qui alimentent encore aujourd'hui l'Oued El Hay.

La méthode de datation basée sur les inversions du champ magnétique du globe terrestre nécessite la confrontation à d'autres techniques utilisant les données de la faune fossile pour bien préciser l'âge de l'occupation humaine dans cet espace de l'Oriental Marocain. Les outils en pierre se révèlent comme des galets aménagés par des modifications partielles sur une seule face ou sur les deux faces, que les archéologues appellent communément choppers et chopping tools. De tels outils sont considérés - d'après les données de l'Afrique de l'Est - comme les



Artefacts de la taille des galets de silex, courants sur le site - Photo : E. Talbi

Des recherches récentes menées par des chercheurs de l'Université Mohammed 1^{er} et de l'Université espagnole Rovira I Virgili dans les territoires autour de Aïn-Bni-Mathar - Gafaït ont mis au jour des outils en pierre dont l'âge dépasserait un million d'années.

plus anciens outils fabriqués par les humains (industrie lithique oldowayenne).

D'autres outils ont été découverts à Aïn-Bni-Mathar - Gafaït, qui correspondent à des pièces bifaciales caractéristiques de l'Acheuléen (dont le site éponyme est Saint



Travertins de l'Oued El Hay - Photo : E. Talbi

Acheul en France). Ils ont fait leur apparition au cours des phases anciennes du Paléolithique. Contrairement aux galets aménagés, les bifaces ont été probablement utilisés pour découper les carcasses des animaux ou pour travailler le bois.

Qu'il s'agisse des choppers, des chopping tools, ou des bifaces, les outils en pierre marquent une grande étape dans le développement de l'humanité.

En effet, les humains, il y a plusieurs milliers d'années, ont su fabriquer des outils à partir d'autres outils (ou utilisés comme tels), c'est-à-dire en utilisant un galet comme percuteur pour modifier l'aspect d'un autre galet et lui attribuer ainsi une zone tranchante. Cette opération semble banale et très simple mais, il y a des milliers d'années, elle a demandé aux humains de coordonner des actions psychiques au niveau du cerveau et d'autres, motrices, au niveau de la main, pour arriver à un tel résultat... qui a finalement

permis aux humains de dominer leur environnement.

C'est précisément à Aïn-Bni-Mathar que les traces d'une industrie lithique peu élaborée ont été découvertes pour la première fois dans cette partie du Maroc.

Aïn-Bni-Mathar relie l'Atlantique à la Méditerranée

La mise en évidence in situ d'une occupation humaine très ancienne a contribué à relancer le débat sur le mode de sortie du genre Homo de l'Afrique vers l'Europe.

Il est attesté que l'Afrique orientale est le berceau de l'humanité et les fouilles archéologiques ont mis au jour des activités humaines à Casablanca, d'il y a un peu plus d'un million d'années. Les données de Aïn-Bni-Mathar - Gafaït apporteraient donc la preuve que la mobilité des humains de la façade atlantique vers la Méditerranée s'est effectuée très rapidement.

L'une des pages de cette humanité très ancienne en Afrique du Nord s'est probablement écrite dans l'Oriental Marocain ; plus précisément à Aïn-Bni-Mathar - Gafaït. L'hypothèse de la traversée du détroit de Gibraltar, alternative à celle, largement admise, d'un passage côté Levant, ne pouvait être validée sans la preuve d'une présence très ancienne de l'Homme sur les deux rives de la Méditerranée occidentale. Après les études faites côté européen, qui ont mis en évidence de nombreux sites d'occupation humaine entre 1 et 1,6 million d'années, les données de Aïn-Bni-Mathar - Gafaït, attestant une occupation humaine toute aussi ancienne, consolident l'hypothèse de la traversée par l'Homme préhistorique du détroit vers la péninsule ibérique après avoir peuplé l'Afrique du Nord.

Entre grottes et plein air

A environ 15 km au Nord de Aïn-Bni-Mathar se trouve le site de

Marja. Les fouilles y ont mis au jour une activité humaine semblable à celle relevée dans les grottes de l'Oriental : sur une surface d'environ 100 mètres carrés, des structures comme les foyers ont servi jadis pour cuire des aliments et se réchauffer durant les nuits glaciales des Hauts-Plateaux. Il n'en reste bien sûr que la forme creusée dans le sol et les empièvements qui ont retenu les braises. A côté de ces structures, des fragments d'œufs d'autruche ont été trouvés sur le site, associés à plusieurs objets en pierre et quelques tessons de poterie.

Les outils en pierre découverts in situ sont principalement des lamelles, lames, et armatures de pointe de flèche.

Le site de Marja, espace d'activités des groupes ibéromaurusiens et néolithiques, apporte une nouvelle fois la preuve que l'Oriental et le reste du Maroc ont connu une présence humaine sans interruption depuis au moins 1 million d'années !



Un vaste site à ciel ouvert qui n'a probablement pas encore livré tous ses secrets - Photo : E. Talbi

LA STATION MÉTÉO DE AÏN-BNI-MATHAR

UN CADRE APPROPRIÉ, POUR LA CHASSE À DÉCOUVERT

Proche de Aïn-Bni-Mathar, ce site bénéficie des bienfaits apportés par l'Oued El Hay mais présente l'inconvénient d'être à découvert : s'il attire donc la faune et facilite la surveillance, il rend donc difficile l'approche et la chasse du gibier. L'invention des pointes pédonculées, et donc la possibilité de lancer le projectile vers la cible, a rendu possible la chasse à distance, protégeant ainsi l'homme de ses prédateurs et des réactions de l'animal chassé.

Le site, irrigué par les débordements de l'Oued El Hay



ACCÈS

- > Le site de la Station Météo se situe à proximité de l'Oued El Hay au Nord du centre de Aïn-Bni-Mathar.

Crise climatique, déjà !

Il y a un peu plus de 130 000 ans le climat des Hauts Plateaux était chaud et les précipitations dépassaient à peine 500 mm par an. Les groupes humains du Paléolithique moyen se sont installés dans la région de Aïn-Bni-Mathar, territoire très attractif déjà depuis l'époque de *Homo Erectus*, venant probablement du Sud et plus précisément du Bassin de Ksabi.

Fait curieux, dans les couches archéologiques les plus anciennes a été trouvé un biface qui rappelle les outils de *Homo Erectus*. Ceci serait donc une preuve de la continuité du peuplement humain dans cette partie de l'Oriental Marocain sans aucune interruption depuis plusieurs milliers d'années.

Les outils de cette période - principalement des racloirs pour découper (la viande ?) ou travailler des matières dures (bois ou os) - indiquent que les groupes humains ont trouvé le moyen de s'adapter au changement climatique à partir de quelques ressources qu'ils ont su utiliser au maximum et répartir entre eux.

La nature domptée !

Aïn-Bni-Mathar, comme son nom l'indique, est une source d'eau, donc un point d'attraction pour les humains et les animaux. Son point faible est l'absence de zones abritées pour se protéger et approcher les animaux pour les chasser.

Aïn-Bni-Mathar offre plusieurs roches dures pour fabriquer des outils, dont la calcédoine, matériau

facile à tailler, résistant et surtout très efficace pour la découpe des viandes ou le grattage des peaux.

Le paysage, assez découvert, a poussé les groupes humains, surtout Atériens, à développer des outils très performants, comme les pièces pédonculées. Il était donc assez facile de guetter les animaux quand ils s'abreuvaient à la source et de les y chasser.

Cette technique de chasse paléolithique a permis aux humains de chasser à volonté sans risque de confrontation avec d'autres prédateurs. Ces derniers ont peu à peu trouvé dans les groupes humains, outillés et organisés, de redoutables concurrents qui vont précipiter leur déclin en déséquilibrant leur chaîne alimentaire.

Où sont passés les Ibéromaurusiens ?

Le site ne contient pas de traces archéologiques du Paléolithique supérieur ou de l'Ibéromaurusien. Par contre, les groupes néolithiques s'y sont installés.

Cette absence indique un grand changement dans le comportement des humains à partir du Paléolithique supérieur, il y a environ 20 000 ans, qui ont massivement occupé les grottes et les abris sous roche. Leur mode de vie s'est progressivement transformé du nomadisme à la sédentarisation.

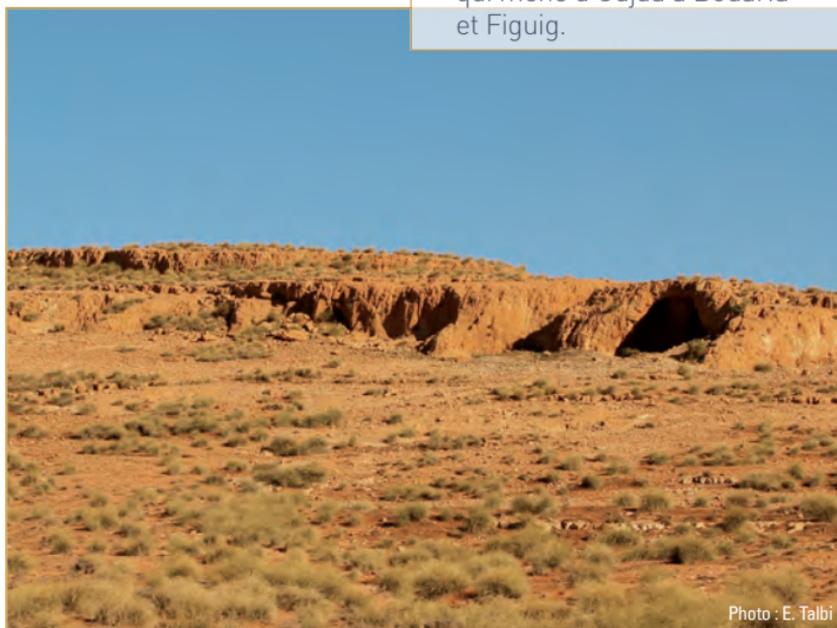
Le site a été probablement visité à la recherche de la matière première, surtout la calcédoine, mais pas pour l'installation. Il le sera au Néolithique, avec la poussée démographique de l'Holocène.

L'ABRI DE KHENEG KENADSA

LE SITE QUI FAIT EXCEPTION ET BOUSCULE LES CONVICTIONS

Une découverte anecdotique, des traces probablement atériennes, une occupation du Paléolithique jusqu'au Néolithique... mais sans restes d'animaux domestiques, une étrange sur-consommation d'œufs d'autruche et un rite funéraire pour le moins très particulier : Kheneg Kenadsa est le site d'une cavité qui servit d'abri et intrigue décidément beaucoup.

La Grotte de de Kheneg Kenadsa dans son environnement de proximité, aujourd'hui aride



ACCÈS

- > En partant de Tendirara, le site se trouve à l'Est de la route qui mène d'Oujda à Bouarfa et Figuig.

Une autre découverte due aux militaires !

La grotte fut découverte par le Commandant français Biard et le contrôleur civil de l'époque, Gallié. Ce dernier chargea l'un de ses subordonnés, Chef de poste à Tendirara, d'y faire un sondage en 1953. A la mise à jour d'ossements humains, les autorités locales ont fait appel aux archéologues professionnels en la personne de l'Abbé Jean Roche qui, probablement très occupé par les fouilles des grottes de Tafoughalt - surtout celle des Pigeons - a demandé à André Jodin de poursuivre les fouilles dans la grotte de Kheneg Kenadsa. Celles-ci ont été réalisées en 1955.

Les Atériens d'abord !

André Jodin, avec son équipe, a procédé au tamisage des débris des anciennes fouilles et aux récoltes de surface. Il a ainsi recueilli une pièce pédonculée, sorte de pointe de flèche d'allure atérienne. Ceci constituerait la preuve que la cavité a été habitée depuis le Paléolithique. D'autres outils en pierre trouvés dans la grotte - parfois mêlés à d'autres d'un âge plus récent - viennent appuyer cette hypothèse.

Les Atériens ont du être attirés par la grotte pour trois raisons :

- la première est que la cavité se trouve dans un massif calcaire du Jurassique appelé Chebkat Laqnadsa, ce qui offre toutes des possibilités de s'abriter des dangers d'origine anthropique ou animale ;

- la seconde est qu'à proximité de la grotte se trouvent des formations géologiques du Crétacé, d'âge compris entre 145 et 65 millions d'années, qui peuvent être des sources de matières premières - surtout de silex - nécessaire à la fabrication des outils ;

- la troisième raison est la présence d'un cours d'eau, souvent au débit hydrique à l'occasion des fortes pluies, lieu privilégié pour la chasse car il fut un point d'attraction pour les grands troupeaux.

De grands consommateurs d'œufs d'autruche

A en croire les premiers fouilleurs de la grotte, les deux couches qui constituent son remplissage ont livré environ 11 kg d'œufs d'autruche !

La valeur nutritive de cet œuf n'est plus à démontrer puisqu'une seule pièce serait l'équivalent d'environ 25 œufs de poule... !

Un autre fait s'avère surprenant : bien que le remplissage de la grotte ait été attribué au Néolithique, aucun ossement d'un animal domestiqué n'a été exhumé. Kheneg Kenadsa serait donc l'abri d'un Néolithique très particulier, dont le régime alimentaire aurait été essentiellement basé sur la consommation des œufs d'autruche.

En plus de l'autruche, les habitants de la grotte ont aussi chassé et visiblement consommé des chevaux sauvages, des cervidés et des bovidés.



Produits de la taille du silex trouvés dans les rejets des premières fouilles du site : une très belle qualité dans la finesse et le tranchant des arêtes

Photo : Boudchiche L. (2 GPMH, Faculté des Sciences d'Oujda)

La cavité a vraisemblablement été parfois occupée par de grands prédateurs, comme la panthère dont quelques ossements figurent parmi les restes fauniques découverts sur le site.

Des outils pour la chasse et le travail des peaux

Plusieurs outils de pierre ont été trouvés dans la grotte sous forme de pièces allongées en silex, que les archéologues appellent les lames, ou lamelles, avec des tranchants très coupants et des extrémités pointues.

Parfois, les habitants de la grotte ont façonné leurs bords pour qu'ils deviennent très épais, morphologie qui facilite leur insertion dans

d'autres supports en bois ou en os. Fixées ainsi, les lamelles et les lames deviennent des outils performants pour la chasse.

Cependant, la nature des outils a été fortement dominée par le type appelé «grattoir». Il s'agit d'un outil de pierre dont l'une des extrémités est aménagée par des retouches (sorte de petits enlèvements) donnant au bord ainsi modifié l'apparence de nos couteaux à pain ! Des études tracéologiques (science de l'étude de la fonction des objets archéologiques) réalisées sur des outils du même type dans d'autres sites ont démontré que le grattoir a été très probablement utilisé pour le travail des peaux d'animaux.

Les occupants de la grotte de Kheneg Kenadsa n'ont pas seulement excellé dans la fabrication des

outils en pierre, mais aussi dans l'industrie de ceux en os. Ainsi, certains outils étaient façonnés à partir de cette matière dure animale, ce qui prouve que la faune chassée a été exploitée au maximum.

A une certaine époque, les habitants de la grotte ont eu des surplus de ressources alimentaires, ce qui explique la découverte dans les couches archéologiques de plusieurs tessons de poterie probablement utilisée pour le stockage des denrées.

Un rite funéraire très particulier !

Deux squelettes humains ont été trouvés dans la grotte de Kheneg Kenadsa.

Le premier a été mis au jour au cours des premières fouilles et la collecte des ossements s'est effectuée selon les pratiques de l'époque, c'est-à-dire sans les précautions aujourd'hui en usage.

La seconde sépulture, dégagée lors des fouilles de 1955, a fourni davantage d'éléments qui se sont révélés très surprenants. En effet, une grande partie du corps manquait (du bassin au crâne) et la sépulture avait été entourée de pierres sous la forme d'un dallage de tombe ! Une pratique rare dans les inhumations néolithiques au Maroc.

S'agit-il d'un rite funéraire ? Un autre mystère qui s'ajoute à d'autres de la préhistoire fascinante des Hauts-Plateaux de l'Oriental Marocain.



Ouverture de l'abri de Kheneg Kenadsa - Photo : E. Talbi

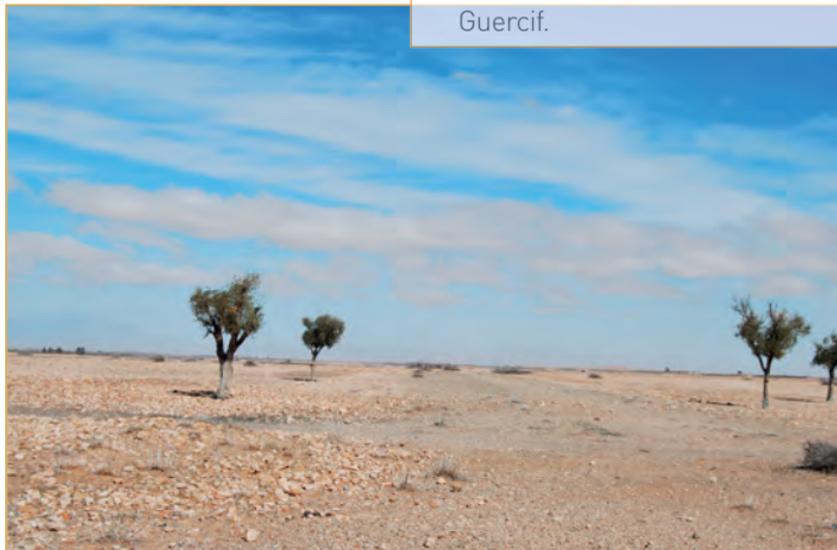
AÏN FRITISSA

DU PALÉOLITHIQUE ANCIEN JUSQU'AU NÉOLITHIQUE

Le site a connu une succession de civilisations préhistoriques sans doute grâce aux conditions favorables offertes par la région. L'étude des découvertes faites, surtout des outils en pierre, a beaucoup amélioré les connaissances des archéologues sur le Paléolithique de cette région et sur l'Afrique du Nord en général.

Ces objets racontent l'adaptation de ces Hommes préhistoriques à l'évolution de leur environnement, les mutations technologiques aussi, par la nature du travail de fabrication ou encore le choix des matériaux, ainsi que le type des outils fabriqués.

Vue générale du site



ACCÈS

- > Appelée aussi Oulad Jerrar, Aïn Fritissa, site de plein air, se trouve au Sud de la ville de Guercif.

Un site majeur de l'Oriental découvert... par un médecin !

Aïn Fritissa - le site archéologique - est découvert au début du XX^{ème} siècle par le Docteur Sicard, médecin, qui offre ses trouvailles archéologiques au musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg.

En 1939, Armand Ruhlmann, préhistorien alsacien devenu Directeur des antiquités préhistoriques au Maroc, publie, avec un collègue, la collection du Docteur Sicard dans le bulletin de la Société préhistorique française. Plus tard, ce matériel archéologique est déposé au Musée de l'Homme à Paris.

En poste à Rabat, A. Ruhlmann se rend à Aïn Fritissa où il effectue des récoltes de surface et des fouilles. La circulation de l'eau de la source ayant beaucoup mélangé les pièces, il est impossible d'insérer le matériel archéologique dans ses couches initiales.

Une décennie plus tard, A. Ruhlmann décède tragiquement en tombant d'une coupe archéologique durant la fouille d'une grotte à El Aioun (près d'Oujda).

Cet accident rappelle que le métier d'archéologue n'est pas sans danger.

Le site tombe ensuite dans l'oubli jusqu'en 1957 où les trouvailles de A. Ruhlmann sont confiées à J. Tixier, grand nom de l'étude des outils en pierre.

Une source pour deux : *Homo Erectus* et *Homo Sapiens*

J. Tixier a pu réaliser des séparations très claires au sein des trouvailles archéologiques de A. Ruhlmann et de démontrer ainsi que le site avait été fréquenté depuis le Paléolithique ancien, à l'époque de *Homo Erectus*, jusqu'au Néolithique, en passant par le Paléolithique moyen et supérieur, avec *Homo Sapiens* !



Le site était attractif, car il fournissait de l'eau douce aux chasseurs du Paléolithique et à leur gibier, aussi bien qu'aux agriculteurs et pasteurs du Néolithique.

La faune fossile découverte in situ, très rare, a révélé la présence du rhinocéros, du bœuf sauvage et du cheval. D'autres animaux, qui étaient domestiqués, ont aussi été identifiés : ils correspondent à la chèvre et au mouton. Ceci confirme la longue histoire de l'installation humaine dans ce site.

Les environs de la source fournissent encore aujourd'hui une matière première abondante et de bonne qualité, sous forme de galets et rognons de silex.

Cette roche, prisée par les groupes du Paléolithique et du Néolithique, est facile à tailler et très efficace pour exécuter certaines tâches fréquentes dans le quotidien des groupes préhistoriques, comme découper de la viande ou travailler les peaux des animaux.

Aïn Fritissa révèle le chemin parcouru par *Homo Erectus*

Le site se trouve au Nord du Bassin de Ksabi, espace qui a connu la présence humaine sans interruption à toutes les phases du Paléolithique ancien. La source est aussi le meilleur endroit (et le passage obligé ?) pour gagner les Hauts Plateaux ou la Méditerranée ! Il est donc logique que l'Acheuléen, l'une des phases anciennes du Paléolithique, soit trouvé à Aïn Fritissa.



Pointe dite moustérienne - Source : Jacques Tixier, id.



Pointe en silex caractéristique de la région de Aïn Fritissa - Source : Jacques Tixier, id.

Il est attesté par des outils sous forme de galets comportant partiellement des modifications sur une seule ou deux faces, appelés «galets aménagés», qui sont efficaces pour fracasser les carcasses des animaux.

Les phases plus récentes du Paléolithique ancien sont représentées par des bifaces dont les extrémités ou les tranchants comportent des traces d'utilisation.



Pointe pédonculée utilisée comme projectile (à g.) et pointe (à d.) - Source : Jacques Tixier, id.

Ces dernières révèlent la fonction de ce type d'outils, qui a servi pour découper ou creuser la terre dans le sens de la pointe, sans doute afin d'extraire les tubercules apparemment consommés depuis le Paléolithique.

Le Paléolithique ancien de Aïn Fritissa est aussi caractérisé par la présence d'un outil particulier possédant un tranchant transversal très coupant appelé hachereau.

Typiquement africain, cet outil se trouve aussi en Europe, mais uniquement au Sud de l'Espagne, nouvelle preuve de l'ancienneté des échanges entre les deux rives de la Méditerranée !

Homo Sapiens **dans tous ses états**

D'origine locale ou arrivé d'ailleurs, *Homo Sapiens* est bien représenté à Aïn Fritissa : pas moins de 3 000 outils lithiques sont déposés au musée archéologique de Rabat. Très sélectif dans

la matière première qu'il utilise, *Homo Sapiens* a majoritairement fabriqué ses outils à partir de silex de couleurs différentes tout en leur donnant un aspect éblouissant : il y avait là probablement le souci d'associer l'efficacité des outils à une certaine «esthétique» !

Au cours de cette période de l'Atérien, la fabrication des outils en pierre a atteint un grand degré de spécialisation. Ainsi, le choix des noyaux - appelés aussi «nucleus» - ne s'est pas fait au hasard, mais il a obéi à des critères stricts qui ont facilité l'obtention de pièces en pierre transformées ensuite en :

- pointes de flèche pour chasser ;
- raclours pour découper la viande ;
- grattoirs pour travailler les peaux ;
- burins pour aiguiser les os.

C'est aussi à Aïn Fritissa qu'a été trouvé un outil fin en pierre, taillé sur les deux faces en forme de feuille d'arbre et appelé par les archéologues : pointe foliacée biface. Cet outil rappelle étrangement les «feuilles de laurier» du Solutréen européen, culture du Paléolithique supérieur en Europe.

Sachant que l'Atérien est beaucoup plus ancien que le Solutréen européen, il est tentant d'envisager des échanges entre les deux rives de la Méditerranée depuis le Paléolithique. Une nouvelle fois, l'Oriental serait l'un des espaces de cet échange !

Par la richesse de l'outillage et surtout sa variété, Aïn Fritissa a constitué à l'Atérien une zone de refuge favorable pour y vivre au moment où les deux crises majeures de l'Atérien - vers 60 000 et 25 000 ans - ont fortement affecté les groupes humains partis s'installer sur la façade atlantique.

Un site «industriel» ?

À la culture de l'Atérien succède celle du Paléolithique supérieur, toujours représenté par *Homo Sapiens*. Aïn Fritissa a continué d'être un point d'attraction et s'est très probablement transformé à cette époque en «atelier» de fabrication d'outils allongés, appelés lames et lamelles. Plusieurs outils découverts ici n'ont pas été modifiés par retouche, mais par une sorte d'écrasement du bord pour lui donner l'aspect des dents de nos actuels couteaux à pain.

Les outils de la fin des temps paléolithiques montrent la grande fréquence des burins, outils pointus à l'une de leurs deux extrémités, qui ont vraisemblablement été employés pour fabriquer des outils en os. On en conclut à l'abandon de la pierre au profit de nouvelles matières.

D'autres outils, comme les perceurs, sont également abondants.



Pièce pédonculée asymétrique
Source : Jacques Tixier, id.



Pièce pédonculée - Source : Jacques Tixier, id.

Comme leur nom l'indique, ils ont servi à percer des outils en os afin de réaliser des aiguilles à chas... qui rappellent nos aiguilles à coudre ! Ils pouvaient aussi servir à percer les peaux d'animaux, facilitant ainsi leur transformation en vêtement préhistorique.

Aïn Fritissa a aussi été très fréquentée au Néolithique, ce qui en fait l'un des rares sites au Maroc présentant les traces d'activités humaines dans le même espace durant plusieurs milliers d'années.

POUR EN SAVOIR PLUS

PETITE BIBLIOGRAPHIE DÉDIÉE

- Barathon J., El Abassi H., Lechevalier C., Malek F. et Jolly-Saad M., 2000. Mise au point sur les formations holocènes dans le Rif oriental (Maroc). Géomorphologie : relief, processus, environnement, volume 6, n°4. pp. 221-238.
- Bouzouggar A., Collina-Girard J., Cravinho S., Fernandez P. et Gallin A., 2010. Prospections et sondages sur les littoraux oriental et sud-atlantique du Maroc, Les Nouvelles de l'Archéologie, pp. 110-116.
- Bouzouggar, A. et Barton N., 2012. The Identity and Timing of the Aterian in Morocco. In J.-J. Hublin and S. P. McPherron (eds.), Modern Origins: A North African Perspective. Dordrecht: Springer, pp. 93-105.
- Bouzouggar A. et Talbi El H., 2012. La place du Rif dans l'émergence du symbolisme dans le monde, Patrimoine culturel du Rif, quelle muséographie ?, La Croisée des Chemins et CNDH, Rabat.
- Collina-Girard J., 1977. Étude d'un site «ibéromaurusien», le gisement de l'Aïn Aghbal (Maroc oriental), Libyca, tome XXV, pp. 30-57.
- Collina-Girard J., 1992. Le Paléolithique de surface de la plaine des Triffas (Berkane, Maroc oriental), L'Anthropologie, tome 96, no 3-4, pp. 657-688.
- Gibert J., Sanchez F., Ribot F., Gibert L., Iglesias A. et El Hamouti N., 2008. Dispersion du Genre Homo au sud d'Ibérie et au Maghreb. Nouvelles données à propos des fossiles VM-1960 et BL-0. L'Anthropologie, 112, Issue 1, pp. 48-73.
- Jebb D., 2008. The Lower Paleolithic sites of northern Morocco: bifaces and other stone tools from the open air sites of Ammorene I and II, Magister Artium.
- Lafanechère R., 1956. L'homme de Sidi Ahmed Lahlib (homme de Berkane), la découverte et le gisement, Libyca, tome IV, pp. 269-271.
- Lefèvre D., 1989. Formations continentales pléistocènes et paléoenvironnements sédimentaires dans le bassin de Ksabi (Moyenne Moulouya, Maroc), Bulletin de l'Association française pour l'étude du Quaternaire, volume 26, n°2, pp. 101-113.
- Mikdad A., 1997. Découverte récente de tessons campaniformes dans la région du Rif Oriental (Maroc), AVA-Forschungen, Bd. 17, Mainz, pp. 169-177.
- Nami M., 2007. Les techno-complexes Ibéromaurusiens d'Ifrri El Baroud (Rif Oriental, Maroc), Zeitschrift für Archäologie Außereuropäischer Kulturen, V 2, pp. 183-239.
- Nami M. et Moser J., 2010. La grotte d'Ifrri n'Ammar : le Paléolithique moyen, Kommission für Archäologie Außereuropäischer Kulturen 9.
- Posac M. C., 1947. Yacimientos Prehistóricos en el Yebel Gurugú, Saitabi 5 (25-26), pp. 153-162.
- Qabli M. (Dir.), 2012. Histoire du Maroc, réactualisation et synthèse, Publications de l'Institut Royal de la Recherche sur l'Histoire du Maroc, Rabat.
- Wengler L., 1993. Cultures préhistoriques et formations quaternaires au Maroc oriental. Relations entre comportements et paléoenvironnements au Paléolithique moyen. Thèse de Doctorat d'Etat ès Sciences, Université de Bordeaux I, 2 t, 1433 p.

AUTEURS

Abdeljalil BOUZOUGGAR

Professeur à l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, il dirige les fouilles archéologiques dans les grottes des Pigeons et du Rhafas. Auteur de plusieurs publications scientifiques sur l'Oriental Marocain.

Philippe MICHEL

Homme de rigueur et d'émotion, ingénieur d'Etat et universitaire, auteur de plusieurs ouvrages dédiés à la culture et aux territoires de l'Oriental Marocain, il est également conseil en stratégie et communication, expert en marketing territorial.

El Hassan TALBI

Professeur de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, il dirige le laboratoire de Géo-patrimoine, Géo-environnement et Prospection Minière et Hydrique (2GPMH) dédié au patrimoine naturel (géologique, hydrique et archéologique). Acteur associatif passionné, il œuvre pour le développement durable et la mise en valeur du patrimoine naturel de l'Oriental, notamment à la tête de l'Association Nature et Patrimoine (ANAP) qu'il a co-fondée en 2003.

PETITE HISTOIRE DE GRANDES DÉCOUVERTES

Premières découvertes

La première fouille archéologique au Maroc daterait du 1^{er} siècle avant notre ère. Le général romain Quintus Sertorius, passant par l'actuelle Tanger, eut vent de cette rumeur : Antée, fils de Gaïa, y serait enterré. Sertorius réalisa une fouille au Cromlech de Mzora - à une dizaine de kilomètres d'Asilah - immense monument circulaire unique en Afrique. Selon la légende, il y trouva un squelette... de près de 26 mètres !

20 siècles plus tard, le Docteur Pinchon, médecin militaire à Oujda, mena des recherches sur des sites paléolithiques de surface autour de l'Oued Isly. Il découvrit la Grotte des Pigeons, puis guida dans la Région l'un des premiers préhistoriens, Paul Maurice Pallary. Malacologue, celui-ci effectua les premières prospections archéologiques systématiques, publiées à partir de 1908.

En 1914, Joseph Bourrilly, juriste mobilisé au Maroc, découvrit des sites paléolithiques et néolithiques dans les environs de Safsafat, El Mizen et Oued Lajref.

L'archéologie, entre guerre et paix !

En 1930, le révérend Bienvenu-Blondeau, qui s'occupait d'enfants

à Tafoughalt, comprit l'importance de la Grotte des Pigeons, connue des habitants sous le nom de Kaf En Nejjar (grotte du menuisier).

En 1939, alors que le monde entrait en guerre, Albert Lejay, passionné de préhistoire, découvrit des outils en pierre du Paléolithique entre Oujda et Berguent, sur la rive gauche de l'Oued Isly.

En 1944, Armand Ruhlmann, ex-directeur des antiquités préhistoriques du Maroc, entreprit la fouille de la Grotte des Pigeons, reprise en 1947. Il y pratiqua deux tranchées qui portent encore son nom, dans lesquelles il fit plusieurs trouvailles du Paléolithique moyen et supérieur. Mort en 1948 d'une hémorragie après sa chute d'une coupe archéologique à El Aïoun, près de Taourirt, il ne put jamais publier ses découvertes.

Ses notes, rédigées de sa main, n'ont été trouvées qu'en 2016 !

En 1948, la paix revenue, Carlos Posac Mon, philologue, publie ses recherches archéologiques dans l'Oriental marocain, notamment au Jbel Gourougou où il a découvert plusieurs sites paléolithiques.

Les militaires en poste dans l'Oriental Marocain s'adonnent à nouveau à leur passion : les sites archéologiques. Ainsi, en 1949, le lieutenant Roger Lafanechère, affecté à Berkane, découvre un squelette humain - l'Homme de

Berkane - dans une petite grotte près de Zaïo. Considéré d'abord comme d'âge paléolithique, il s'est avéré beaucoup plus récent.

Un abbé préhistorien !

La plus grande fouille archéologique de l'Oriental ne commencera qu'en novembre 1951, avec l'abbé Jean Roche. On lui doit beaucoup de découvertes majeures dans la Grotte des Pigeons, notamment un crâne trépané portant les traces de la plus ancienne opération chirurgicale au monde.

Fouilles modernes et grandes découvertes

A partir de 1979, des recherches archéologiques de haut niveau ont été entamées dans les Monts d'Oujda et les Hauts Plateaux. Elles se sont étendues au Rif Oriental à partir de 1995 et accrues avec la reprise en 2003 des fouilles dans la Grotte des Pigeons, la poursuite de celles de la Grotte du Rhafas en 2007 et les recherches archéologiques et malacologiques autour de Aïn-Bni-Mathar à partir de 2008.



La Grotte des Pigeons, en 1908 (carte postale de l'époque)

L'abbé Jean Roche a fouillé la Grotte entre 1951 et 1955, puis de 1969 à 1977, mettant au jour environ 200 squelettes humains du Paléolithique supérieur, des milliers d'outils en pierre, en os, et des ossements animaux.

Le contexte géologique et stratigraphique de ses trouvailles a été précisé à la fin de ses recherches grâce à Jean-Paul Raynal et André Debénath, deux géologues quaternaristes et préhistoriens, auteurs de plusieurs travaux archéologiques au Maroc.

On ne peut citer ici tous les chercheurs au travail dans l'Oriental Marocain, tant ils sont nombreux. Principalement rattachés à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda et à l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine à Rabat, ils travaillent en partenariat avec leurs collègues étrangers venus d'Universités comme celles d'Oxford en Angleterre, de Rovira I Virgili en Espagne, ou encore de l'Institut Allemand des Recherches Archéologiques ou de l'Institut Max Planck en Allemagne.

Ligne éditoriale, graphisme et pré-presse :
agence TOPIC Groupe MPCOM

Ouvrage édité en 2016 dans le cadre du
partenariat entre l'Agence de l'Oriental
et le Programme des Nations Unies
pour le Développement (Programme DéLIO)

